

ALLOCUTION EN HOMMAGE A GEORGES FAVEZ

*Prononcée par J.C. LAVIE Président de l'A.P.F.
à l'occasion de la séance scientifique du 24 Février 1981*

A ceux qui n'en auraient pas déjà connaissance, j'ai le triste devoir d'annoncer la mort de Georges Favez survenue le dimanche 15 février.

Depuis quelques mois nous avons moins l'occasion de voir Georges Favez à nos réunions. La plupart de ceux qui le savaient malade pensaient son mal passager. Peu connurent la gravité de l'évolution de son état de santé. Il est mort à l'aube même du jour de ses quatre-vingts ans paisiblement, par providence et chez lui, par providence également.

Georges Favez ne choisissait pas de prendre souvent la parole dans nos réunions scientifiques. Quand il le faisait, il nous donnait à apprécier sa saisie incisive du fonctionnement de l'analyste, c'est-à-dire de la manière dont l'analyste remplit sa fonction. "Psychanalyste, où es-tu ?" titrait-il un de ses écrits.

La marque qu'imprime chacun de nous sur le groupe, par influence directe et indirecte, par l'influence voulue et par l'involontaire est vouée à forcément s'estomper dans la mesure même de l'assimilation qui en est faite au sein du groupe. A moins qu'il ne s'agisse d'un particularisme étiqueté, c'est insensiblement que chacun sait s'approprier tel trait ou tel dire des autres pour les faire siens. Insensiblement, tant est perçu davantage ce qu'on ne saisit pas, qui du coup est plus aisément repéré. Ainsi en va-t-il de la vie des groupes où apprécier ce qui est commun n'y fait tenir que davantage aux différences.

Aussi faut-il des circonstances telles que le deuil pour que surgisse avec celle de l'héritage la question de la dette. Ce dû, vis-à-vis de Georges Favez chacun de nous ici, ce soir, se doit de peser ce qu'il est et de quoi est faite son importance. Un tel dû, pour rester toujours affaire personnelle, n'en diffuse pas moins son poids à tout le groupe.

Il n'est pas superflu, en l'occurrence, de rappeler que ce qui lie les membres d'une association de psychanalyse est toujours singulièrement particularisé. C'est ainsi qu'entre nous de l'A.P.F. se sont, au fil des années, tissés des liens nombreux et complexes, tant nos affinités intellectuelles s'entrecroisent avec celles de nos filiations.

Nous devons d'abord à Georges Favez d'avoir su nous faire bénéficier de l'intérêt qu'il portait à la psychanalyse à travers sa perception du psychanalyste. De la psychanalyse ce qui l'attachait surtout était celui-là même qui en assure la conduite et la connaissance. C'est que la psychanalyse est toujours incarnée dans une personne, elle-même incarnée dans une pratique, c'est-à-dire au singulier service d'instances complexes autant narcissiques qu'idéales. Lorsque ladite pratique est de formation, et lorsqu'elle a la dimension qu'a pu avoir celle de Georges Favez au sein de l'A.P.F., l'empreinte qu'elle laisse dépasse celle d'un apport réflexif aussi précieux soit-il.

Ce que l'Association doit donc aussi à Georges Favez, c'est à ce niveau qu'elle le doit. Et si ce dû reste chose difficilement appréciable, n'en demeure pas moins sa présence indéniable.

On conçoit de cela que l'émotion que suscite la disparition de Georges Favez dépasse celle engendrée par la seule perte d'un de ses plus anciens Présidents, et qu'elle puisse suivre des lignes de force qui, si elles peuvent être sensibles dans leur parcours externe, restent totalement insaisissables dans leurs effets internes chez chacun. Les sentiments qui peuvent ainsi traverser des groupes constitués comme le nôtre, donnent la mesure des tensions qui peuvent y survenir.

Aussi peut-on dire que faire partie de l'A.P.F., participer de ce qui s'y dit et échange, que s'intéresser à son développement et à son orientation, c'est non seulement avoir en commun avec d'autres un intérêt semblable pour la psychanalyse, mais c'est accepter de faire partie d'un groupe vivant, conflictuel autant que fraternel, toujours en mutation.

Si les affinités, les oppositions, par moments les tensions, latentes ou manifestes, sont immanquables, c'est que notre domaine n'est pas celui d'un savoir, mais qu'il est celui d'une pratique, forcément prise dans ces marques individuelles, si décisives justement aux yeux de Georges Favez.

Cette inévitable diversité, cette pluralité peut menacer ceux qui veulent le monde à leur image, elle reste cependant une indéniable richesse, ne serait-ce que parce qu'elle nous permet de démasquer, à sa rencontre, ce qui structure notre propre profil si souvent opaque à nos yeux.

C'est pourquoi si Georges Favez n'est plus là pour nous interpeller ou nous répondre, il ne saurait manquer de demeurer longtemps parmi nous pour nous situer.

Accordons quelques instants à cette pensée pour la lui dédier.

J.C. LAVIE

Didier Anzieu

GEORGES FAVEZ
(1901 - 1981)

Georges FAVEZ est décédé le dimanche 15 février 1981, jour de ses 80 ans. Une maladie assez brève mais irrémédiable l'avait contraint à une reprise réduite de ses activités au retour des grandes vacances. Il a investi jusqu'à la fin l'activité psychanalytique. J'ai appris de lui que cette activité a deux buts : la satisfaction du désir là où elle est possible, le renoncement là où il est nécessaire. Sa mort a été pour lui l'ultime réalisation de ses deux buts. Il est décédé comme il le désirait : chez lui, auprès de sa femme, et sans trop de souffrances. Mais son inconscient a manifestement su que la mort se préparait à venir le chercher et il a accepté avec sérénité de renoncer à la vie. Par là même sa vie d'analyste nous encouragera à poursuivre notre propre travail d'analyste et le souvenir de sa mort pourra-t-il, le moment venu, aider l'un ou l'autre d'entre nous à mieux accepter de mourir.

Georges FAVEZ est né le 15 février 1901 à Lausanne, je n'ose pas dire en Suisse car bien qu'il ait tenu à toujours garder la nationalité suisse, quand on l'interrogeait sur ses origines, il répondait : je ne suis pas Suisse, je suis Vaudois. Sa famille tenait une épicerie fine, ce qui n'est sans doute pas sans rapport avec le goût de l'homme que nous avons connu pour la bonne chère, les nourritures solides et les vins généreux. Cette famille provenait du haut-pays du canton de Vaud : Georges FAVEZ avait conservé, dans son corps et dans son caractère, la robuste solidité paysanne et la résolution tranquille du montagnard face aux dangers physiques et face aux demandes pulsionnelles. Il avait une grande admiration pour le romancier vaudois Ramuz, qu'il n'a cessé de relire, de citer et de faire connaître. Il avait une soeur aînée, morte célibataire. D'un premier lit lui est née une fille qui vit à Lausanne où elle s'est mariée et a donné naissance à trois enfants, que leur grand-père adorait.

Les chemins qui amènent un homme ou une femme à devenir psychanalyste sont nombreux. Peut-être même étaient-ils plus divers de son temps que du nôtre. L'itinéraire de Georges FAVEZ a comporté ce qu'il considérait lui-même comme un détour. Il a commencé par être pasteur à la campagne, après des études à Leipzig et à Strasbourg et après avoir soutenu à Lausanne sa thèse de théologie protestante sur Luther - pasteur de l'Eglise évangélique libre et non de l'Eglise nationale du Canton de Vaud : choix où se marquait déjà cette indépendance d'esprit qui ne l'abandonna jamais plus par la suite. Puis, la trentaine venue, une série de ruptures importantes se sont imposées à son esprit et il les a accomplies. En 1936, il redevient étudiant, cette fois-ci à Genève, à l'Institut de l'Education dirigé par Claparède, qui l'a beaucoup marqué, mais il estime qu'il n'a pas besoin de passer l'examen terminal pour être ce qu'il est devenu : un psychopédagogue et un psychothérapeute. Pour son perfectionnement, il vient à Paris, chez Heuyer, en 1937 et 1938. Il entre en psychanalyse avec Hartmann, psychanalyse qui se continue en 1940 à Lausanne où, la guerre ayant éclaté, Georges FAVEZ est rappelé par l'ordre de mobilisation et où Hartmann se replie avant son émigration définitive aux Etats-Unis. Georges FAVEZ est désormais psychanalyste et il partage son temps à Lausanne entre son cabinet privé et son travail à l'Office Médico-pédagogique, dont la réputation ne cesse de croître dans les pays francophones, et à la Maison d'Education des Jeunes Délinquants de Vennes.

Tout naturellement c'est à Lausanne en 1946 que se tient le premier Congrès des aliénistes et neurologistes de langue française et c'est cet Office qu'en cette occasion viennent visiter Juliette Boutonier, André Berge et Georges Mauco, afin de préparer l'ouverture imminente du premier Centre psychopédagogique français, au lycée parisien Claude Bernard. Georges FAVEZ vient ensuite assez souvent à ce Centre comme conseiller puis comme collaborateur. Il partage alors son temps entre Paris et Lausanne. Il reprend une analyse avec Sacha Nacht et il est élu membre adhérent de la Société Psychanalytique de Paris en 1948 après une communication clinique qui a impressionné l'auditoire. En 1952 il épouse, en troisièmes noces, Juliette Boutonier, ce qui le décide à s'installer complètement à Paris, dans ce cabinet de la rue Descartes où tant d'entre nous ont été en analyse, en contrôle, en séminaire, en réunion, en visite. Ce couple harmonieux dont, avec sa compagne, il a donné l'exemple patent et constant ne nous aura-t-il pas montré que l'on peut même rencontrer des psychiatres heureux

A deux reprises encore, Georges FAVEZ a des ruptures à accomplir, dans sa vie d'analyste cette fois-ci, et qu'il n'accomplit pas seul. En 1953, c'est chez lui que se réunissent Daniel et Marianne Lagache, Françoise Dolto, Juliette Favez-Boutonier pour décider de la création de la Société Française de Psychanalyse que Jacques Lacan rejoint peu après. Georges FAVEZ est très vite élu membre titulaire et il devient un des didacticiens les plus recherchés par les élèves de cette Société. En 1964, la S.F.P. se scinde en deux groupes, l'Ecole freudienne de Paris, dirigée par Jacques Lacan et l'Association Psychanalytique de France présidée

par Daniel Lagache (en 1964 et 1965). L'A.P.F. obtient rapidement la reconnaissance de l'Association Internationale de Psychanalyse. Georges FAVEZ est un des plus résolus à la nécessité de cette nouvelle scission. Il est parmi les plus actifs à donner vie à l'A.P.F. Dès le début, il est élu Secrétaire du Comité de Sélection (devenu depuis Comité de Formation), fonction qu'il assume pendant de longues années avec ponctualité. Il préside l'A.P.F. en 1966 et 1967. J'étais à ce moment-là Secrétaire général et j'ai pu apprécier, dans cette collaboration quasi quotidienne, l'intelligence et la force de son investissement pour notre Association. Il a toujours cru que nous pouvions et devions avoir un destin propre et occuper une place originale au sein de la psychanalyse française. Pour en témoigner, il prend l'initiative de faire paraître, en principe une fois par semestre, à partir de 1966, un Bulletin intérieur qui contient le texte d'exposés faits à nos Entretiens de Psychanalyse et les comptes rendus de la vie de l'Association. Tant que sa santé le lui a permis, il a été activement présent à nos réunions administratives et scientifiques. Il avait à regret renoncé à poursuivre sa collaboration au Centre psychopédagogique Claude Bernard et il se consacrait matin et après-midi, pendant six jours de la semaine, à son travail de psychanalyste dans son cabinet qu'il avait transféré boulevard Arago. Il a participé à la formation de nombreux élèves de l'A.P.F. et il était un membre des plus motivés du Comité chargé d'organiser l'enseignement.

Georges FAVEZ a beaucoup fait pour transmettre la pensée psychanalytique. Juste après la guerre, il est chroniqueur à Radio-Lausanne; il y parle de psychologie et de psychanalyse; ses chroniques connurent un tel succès qu'elles furent publiées en Suisse; leur liste est reproduite plus loin dans la Bibliographie de ses écrits. Devenu parisien, il présente plusieurs communications aux Journées des Centres psychopédagogiques, à la Société Française de Psychanalyse, puis à l'Association Psychanalytique de France. Il intervient au Congrès des Psychanalystes de langues romanes quand celui-ci se tient, en 1966, à Lausanne. Il collabore à deux reprises à la Nouvelle Revue de Psychanalyse dirigée par J.-B. Pontalis ; ce sont deux textes profonds et qui n'ont aujourd'hui rien perdu de leur impact ; l'illusion et la désillusion dans la cure psychanalytique (1971, N° 4) et La résistance de la psychanalyse (1974, N° 10). J'ai insisté auprès de Georges FAVEZ pour qu'il réunisse ses conférences et ses articles en un volume. Sa modestie, sa réserve naturelle, ses réticences à l'égard du "beau style" qui tendait à envahir une certaine psychanalyse française et où ce Vaudois simple et robuste ne se reconnaissait pas, le firent longtemps hésiter. Il finit par consentir, à condition que ce recueil de ses écrits s'intègre à un livre collectif où d'autres membres de l'A.P.F. témoigneraient de leur expérience et de leur réflexion. Ce qui fut fait avec le concours d'Annie Anzieu, de Nicole Berry, de J.-B. Pontalis, de Victor Smirnoff et de moi-même. Cet ouvrage, Etre psychanalyste, parut chez Dunod en 1976 et fut présenté à l'émission télévisée Apostrophes.

Georges FAVEZ passait beaucoup à lire, mais il lisait peu car il le faisait lentement et en méditant ce qu'il lisait. Semblablement, le style de ses propos, de ses écrits, était essentiellement sobre, dense, concentré. Il traduisait une manière d'être psychanalyste indissociable chez lui d'une présence humaine, d'une richesse intérieure, d'un intérêt plein pour l'autre. Mais l'écoute et l'accueil de l'inconscient requièrent un cadre strict, une rigueur dans le travail psychanalytique, une fermeté de la part du psychanalyste : Georges FAVEZ n'a cessé d'insister sur cette triple nécessité, qui aide et qui oblige le patient à affronter l'épreuve de la frustration et de la désillusion. A cette condition, après avoir résisté et après que la double résistance au transfert et du transfert ait été analysée, le patient, disponible pour des accomplissements pulsionnels qui le fortifient, peut devenir résistant aux incertitudes et aux difficultés de l'existence, aux pressions du Surmoi et aux leurre des idéalizations, Il y avait, entre autres, une idéalisation à l'encontre de laquelle Georges FAVEZ avait plaisir à exercer son humour, ce culte du grand homme répandu dans la vie politique française et jusque dans les sociétés de psychanalyse ; "Les Français sont restés monarchistes, disait-il il n'y a que les Suisses pour être démocrates". Ce n'est pas par hasard si dix ans avant mai 1968, il avait traité "de la contestation". Il usait parfois de la même fermeté en dehors des cures pour affirmer ses positions et les maintenir avec intransigeance : sa force devenait là sa faiblesse - tout être humain n'a-t-il pas ses limites ? -, et ses amis même ont eu à en souffrir.

Il trouvait sa détente à écouter la musique, Bach et Mozart principalement. Vers la fin de sa vie, il a confié, à sa femme un regret : qu'il fût trop tard pour qu'il se mit à écrire un récit romanesque - comme Ramuz. Par contre, l'humour a été chez lui une pratique constante il racontait des histoires drôles, il se complaisait aux jeux de mots; il condensait en une formule amusante le portrait de quelqu'un. L'humour, comme la psychanalyse, l'amour et la contestation, était pour lui au service des pulsions de vie. Quelque grande que soit la douleur du deuil que nous avons à faire, c'est certainement l'image suivante qu'il aurait souhaité que nous conservions de lui : il fut un homme bien vivant. Il aurait sans doute aussi tenu à ce que je termine cet adieu que nous lui adressons non plus en l'évoquant mais en citant avec lui Ramuz : "On meurt de prétendre à l'idée avant d'avoir été aux choses."

Didier ANZIEU

Lettre du Professeur René HENNY, co-directeur du Service Universitaire de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, Service Médico-pédagogique Vaudois, Lausanne, adressée à l'A.P.F. à l'intention du Professeur Didier ANZIEU

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'amitié de m'adresser la circulaire que vous avez adressée à la Communauté psychanalytique du décès de notre collègue Georges Favez. Je voudrais à cette occasion dire notre participation à ce deuil et communiquer à l'Association Psychanalytique de France nos condoléances. M. Favez a effectivement été collaborateur du Dr Lucien Bovet au début de l'activité du service que je dirige et il avait appuyé de sa compétence le staff de jeunes psychanalystes qui s'était intéressé à la création d'un service de psychothérapie d'enfants dans le canton de Vaud.

Mes pensées vont particulièrement à Madame Favez et je vous serais très reconnaissant de bien vouloir lui dire la sympathie de tous ceux qui ont pu apprécier et connaître M. Favez.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Professeur René HENNY

*En hommage à Georges PAVEZ
tisserand tranquille
patient à
retrouver renouer et retisser entre les
peines et les chaînes tant de fils
rompus épars abandonnés,
laissant
se faire
de la même trame une autre trame
d'une autre étoffe la même étoffe.*

André Bourguignon

REVE, CAUCHEMAR ET DELIRE

La façon dont les psychiatres classiques ont abordé le problème des rapports du rêve et du délire illustre admirablement la thèse de Bachelard (1938) sur l'"expérience première" comme premier obstacle épistémologique : "Au spectacle des phénomènes les plus intéressants, les plus frappants, l'homme va naturellement avec tous ses désirs, avec toutes ses passions, avec toute son âme. On ne doit donc pas s'étonner que la première connaissance objective soit une première erreur." (p .54)^o

I - RAPPEL ET CRITIQUE DE LA POSITION CLASSIQUE.

De tout temps, poètes, philosophes et médecins ont été fascinés par les ressemblances existant entre le rêve et le délire. Mais cette fascination a produit plus d'œuvres philosophiques et littéraires que d'œuvres scientifiques.

Il est évident, disait Aristote, que la cause qui fait que, dans certaines maladies, on se trompe même tout éveillé, est celle qui, dans le sommeil, produit en nous le rêve. Cette position fut reprise, après bien des siècles, par Kant : le fou est un dormeur éveillé, et par Schopenhauer : le rêve est une courte folie et la folie un long rêve. Ce point de vue fut aussi celui de Cabanis (1802) qui, dans son Dixième Mémoire sur les rapports du physique et du moral de l'Homme, affirma que "ce fut Cullen qui, le premier, reconnut des rapports constants et déterminés entre les songes et le délire" (tome II, p. 504).

^o) La pagination des citations se rapporte aux éditions citées dans la bibliographie.

Au XIXe siècle, de nombreux aliénistes partageaient les idées de Moreau de Tours (1855) sur "l'identité de l'état de rêve et de la folie." Ce fut le cas de Delassiauve et Baillarger notamment. Et, plus près de nous, Jackson qui écrivait : "Renseignez-vous au sujet des rêves et vous serez renseignés au sujet de la folie." De même Jung (1944) : "Laissons le rêveur se promener et agir comme quelqu'un d'éveillé et nous aurons le tableau clinique de la *dementia praecox*." Enfin, tout au long de son oeuvre, pendant plus de quarante ans, Ey (1975) s'est fait le défenseur d'une thèse dérivant de ce courant de pensée, elle aussi née de l'"expérience première". Tous les aliénistes classiques ont ainsi poursuivi pendant un siècle le même but, avoué ou inavoué : démontrer que le rêve et le délire sont des expressions analogues, voire homologues, plus ou moins spécifiques d'une "dissolution des formes supérieures du psychisme", comme l'écrivait Henri Ey (1970).

Il va de soi que, pour ceux qui appartiennent à cette école de pensée, le cauchemar n'a aucune spécificité; il n'est qu'une forme plus dramatique du rêve. En somme, avec la "dissolution des formes supérieures du psychisme", rêve, cauchemar, délire se dissolvent les uns dans les autres pour constituer le "psychisme inférieur", pour reprendre l'expression de Grasset (1906).

Se fondant sur l'intuition, l'"expérience première" et l'évidence, les psychiatres classiques n'ont pu construire que de fragiles édifices qui se sont écroulés dès les premières découvertes neurophysiologiques. Nous verrons, à propos de Freud, qu'il était pourtant possible de tenir un discours scientifique sur le rêve et la folie, sans attendre le résultat des recherches physiologiques. Pourquoi les psychiatres n'ont-ils pu le faire ? C'est ce que nous allons examiner.

Leur erreur initiale a été d'accorder crédit à leur expérience première; ce qui leur a fait dire, par exemple, que le rêve est l'activité psychique du dormeur, alors qu'il n'en représente qu'un des aspects. Aristote lui-même, dans son Traité des rêves, avait cependant déjà vu qu'en dehors des "images" du rêve existaient les "pensées" du sommeil et que les unes devaient être distinguées des autres.

Deuxième faiblesse de la pensée psychiatrique préscientifique : le caractère trop général de ses concepts, qui n'est que la conséquence de la pauvreté de son outillage conceptuel. Nous n'en donnerons que deux exemples : l'extension excessive du concept de conscience et de ses dérivés (être conscient, champ de la conscience ...) finit par le priver de toute valeur opératoire. Dans cette perspective traditionnelle, il est devenu aussi peu opératoire que le concept de vie en biologie. De même, le concept d'inconscient n'a pu devenir scientifique que le jour où son sens a été restreint et précisé, ce qui était impossible tant que n'existait pas le concept de préconscient.

Une autre tendance de la pensée préscientifique est d'utiliser des concepts chargés de valeur ou de valoriser des concepts préexistants. Comme l'écrivait Bachelard (1938) "toute trace de valorisation est un mauvais signe pour une connaissance qui vise à l'objectivité" (p. 65). Or la psychiatrie traditionnelle que nous critiquons ici a fait, à propos du rêve et de la folie, un abus extraordinaire de concepts valorisés, parce que sa démarche était plus guidée par son idéologie, voire sa métaphysique, que par une théorie scientifique. Un discours scientifique ne peut supporter des expressions telles que : "instincts les plus primitifs", "forces obscures de l'inconscient", "dissolution des formes supérieures du psychisme". L'article de Ey (1970) auquel ces expressions sont empruntées offre un remarquable exemple de valorisation des concepts. Et pourtant la pensée de cet auteur qui a introduit le jacksonisme en psychiatrie, marque un réel progrès sur celle des aliénistes du XIX^{ème} siècle.

La confiance accordée à l'expérience première et le goût de la "généralisation hâtive et facile" (Bachelard p. 55) sont, avec le substantialisme, parmi les principaux obstacles qui s'opposent à une psychiatrie scientifique. Le jour où le langage de la psychiatrie sera débarrassé des évidences, des généralités, des analogies et des images familières, un grand pas aura été fait.

L'importation dans une science de concepts qui lui sont étrangers est toujours une opération risquée. La psychiatrie en a été souvent victime, que ces importations aient été faites en provenance de la médecine ou en provenance de la littérature, de la philosophie ou de la religion. Par exemple, le concept de dissolution qui provient tout à la fois de la physique, du droit et de la morale, est à considérer comme un véritable "obstacle épistémologique". Et Dieu sait quel abus en est fait en psychiatrie. Il a le double inconvénient d'être à la fois importé et valorisé. Deux raisons au moins pour en condamner l'usage.

Arrêtée par tant d'obstacles, la psychiatrie classique ne pouvait rien tirer de sa réflexion sur les rapports du rêve et de la folie sinon quelques aphorismes aussi peu scientifiques que celui de Lasègue (1881) : "le délire alcoolique n'est pas un délire mais un rêve". Alors qu'on peut démontrer aujourd'hui que le "rêve" de l'alcoolique n'est pas un rêve mais un délire.

Ainsi, les positions classiques reposent sur un raisonnement simpliste, à savoir que des phénomènes apparemment semblables doivent avoir des causes ou des mécanismes identiques. Or nous verrons qu'ils ne sont pas tout à fait semblables et que leurs mécanismes et leurs significations sont radicalement différents.

II - LA POSITION DE FREUD.

Face aux constructions philosophico-littéraires des psychiatres, un demi-siècle avant la découverte par Aserinski (1953) des phases de mouvements oculaires rapides (REM) Freud donnait une théorie scientifique du rêve et de la folie, théorie qui dans sa plus grande partie n'est pas en contradiction avec la neurophysiologie contemporaine, bien que les présupposés neurophysiologiques, sur quoi elle repose, soient aujourd'hui complètement périmés.

Freud a d'abord évité de répéter les erreurs épistémologiques de la psychiatrie classique. Il s'est défié de l'expérience première, s'est détourné des généralités et des analogies. Surtout il s'est détourné du piège de la valorisation des concepts. Grâce à ces précautions, il a pu doter la psychiatrie et la psychologie de l'outil conceptuel qui leur manquait. D'ailleurs la plupart des concepts créés par lui ont encore aujourd'hui toute leur valeur opératoire.

En, ce qui concerne le rêve et le délire, d'une part il a montré que le rêve devait être considéré comme une activité de pensée normale, différente de celle de la veille, mais tout aussi organisée et structurée, d'autre part il a insisté sur la nécessité de distinguer l'activité de pensée du rêve, de celle du délire et en général de celle qui caractérise la psychose.

Traitant du rêve, il a dénoncé avec force le point de vue classique qui en faisait une forme mineure et déstructurée de l'activité mentale. Les citations suivantes extraites de L'interprétation du rêve (1900) le prouvent. A ses yeux, est critiquable toute théorie qui considère le rêve comme "un phénomène inutile; voire nuisible, et l'expression d'une baisse de l'activité psychique" (p. 87). En effet, "le rêve n'est au fond qu'une forme particulière de pensée que permettent les conditions propres à l'état de sommeil" (note p. 431). Ou encore "les pensées (du rêve) sont entièrement normales, "correctes", elles sont formées à l'aide de tout ce que peuvent offrir nos facultés mentales ...Ce n'est point que ce travail (du rêve) soit plus négligé, incorrect, incomplet que la pensée éveillée, ni qu'il présente plus d'oublis. La différence entre ces deux formes de pensées est une différence de nature, c'est pourquoi on ne peut les comparer" (p. 431-432). Et il le situe ainsi : "il doit être mis en rapport avec les actes mentaux intelligibles de la veille, c'est une activité psychique fort compliquée qui l'a édifié" (p. 113).

Aussi bien dans L'interprétation du rêve (1900) que dans le Complément métapsychologique à la théorie du rêve (1917), Freud, à maintes reprises, a abordé le problème des rapports existant entre le rêve et la psychose, non pas tant pour dire que l'un et l'autre concernent l'inconscient, que pour analyser en quoi ces phénomènes différents dépendent de processus psychiques eux-mêmes différents. Personne jusqu'à aujourd'hui n'avait poussé aussi loin leur analyse.

Dans le Complément métapsychologique (1917), on trouve une description précise (p. 132-134) des différents mécanismes qui aboutissent soit au délire, soit au rêve, soit au somnambulisme, et de ceux qui distinguent le rêve de la schizophrénie : "Ici apparaît la différence décisive entre le travail du rêve et la schizophrénie. Dans celle-ci, ce sont les mots eux-mêmes, dans lesquels était exprimée la pensée préconsciente, qui deviennent l'objet de l'élaboration par le processus primaire; dans le rêve ce ne sont pas les mots mais les représentations de chose auxquelles les mots ont été ramenés. Le rêve connaît une régression topique, ce qui n'est pas le cas pour la schizophrénie; dans le rêve, la circulation est libre entre investissements de mot (Pcs) et investissements de chose (Ics); il est caractéristique de la schizophrénie que cette circulation soit coupée." (p. 136).

Ailleurs, dans l'Abrégé de psychanalyse (1940), Freud nous montre que ce qui, entre autres, caractérise la psychose c'est le clivage psychique. En effet, dans la confusion hallucinatoire aiguë, "les malades, une fois guéris, déclarent que dans un recoin de leur esprit, suivant leur expression, une personne normale s'était tenue cachée, laissant se dérouler devant elle, comme un observateur désintéressé, toute la fantasmagorie morbide." (p. 79). Si une telle dissociation ne saurait se concevoir dans le rêve, elle peut toutefois s'observer entre le délire et le rêve : "Je me rappelle un cas de paranoïa chronique, au cours de laquelle, après chaque accès de jalousie, un rêve fournissait à l'analyste un exposé correct, nullement entaché de délire, de l'incident. Un intéressant contraste était ainsi mis en lumière, car tandis que les rêves du névrosé nous révèlent une jalousie dont il n'a pas conscience à l'état de veille, voici que, chez un psychotique, le délire de l'état de veille est corrigé par un rêve." (p. 80).

On peut donc conclure que Freud, contrairement aux aliénistes classiques, reconnaît que le rêve est une activité psychique ayant une organisation spécifique, et qu'il doit être distingué du délire avec lequel il peut même entrer en contradiction.

Quant au cauchemar, il ne s'en est pratiquement pas occupé, et c'est à tort que les traducteurs français ont rendu *Angsttraum* (rêve d'angoisse) par cauchemar. Il n'a jamais confondu le rêve d'angoisse et le cauchemar, et a bien distingué du rêve le pavor nocturnus (cauchemar de l'enfant).

III - OBSTACLES EPISTEMOLOGIQUES.

Tout le monde, tout au moins dans la communauté scientifique, s'accorde aujourd'hui pour penser qu'il existe une correspondance étroite entre structure et fonction au niveau de tous les organes et par conséquent de l'encéphale. Or la neurophysiologie nous apprend que le système nerveux central, donc l'activité psychique, passent par trois états différents au cours du nyctémère : l'état de veille, l'état de sommeil et l'état paradoxal. Chacun de ces états se caractérise par une organisation et un fonctionnement particuliers des structures neuroniques, ce qui a permis à certains de parler de trois systèmes différents : système de veille,

système paradoxal et système de sommeil, dont la mise en fonction dépend de mécanismes biochimiques différents (Jouvet, 1972). Ces diverses organisations systémiques sont tellement différentes les unes des autres qu'on est en droit d'attendre - en vertu du principe de correspondance et comme conséquence de la théorie de l'identité de Feigl (1958) - qu'elles s'accompagnent de formes d'activité psychique aisément distinguables les unes des autres. Or c'est précisément lors de la reconnaissance de ces formes que surgissent les difficultés. En effet les résultats de l'étude de l'activité psychique d'autrui dépendent d'une série de données dont les principales sont : les présupposés idéologiques et les positions théoriques du chercheur, l'expression de l'activité psychique par le langage, la nature de la relation unissant l'observateur, l'observé et le thème de la recherche, et surtout, quand le sujet observé est un dormeur, le fait qu'il ne peut restituer qu'après coup le contenu de son activité psychique et non pas dans l'instant où elle se produit.

C'est pourquoi il ne faut pas partir de l'activité psychique pour aller à l'organisation neuronique, mais faire le chemin inverse, tout en repérant les variables susceptibles de déformer, de transformer, le récit que le sujet donne de son activité psychique et de son vécu. Il ne faut pas partir des données E.E.G. qui sont, dans une certaine mesure, du type de la fameuse "expérience première" de Bachelard (1938), mais des résultats des travaux les plus fondamentaux, ceux qui ont pu être poussés, par Jouvet principalement, jusqu'au niveau biochimique. Or comme les lois de la biologie ont pour caractéristique d'être universelles, on peut prendre pour fondement de toute interprétation des données empiriques et de toute élaboration théorique, le fait que chez les mammifères on distingue trois systèmes : paradoxal, de sommeil et de veille.

Si le psychiatre refuse de prendre en considération l'ensemble des données recueillies à l'aide des techniques les plus diverses et dans toutes les disciplines, pour ne considérer que ses observations cliniques et à la rigueur électroencéphalographistes, il ne peut que retomber dans les erreurs des aliénistes classiques et prendre les apparences pour la nature intime des phénomènes. Si inversement, le neurophysiologiste en reste toujours à l'étude des mécanismes cellulaires physico-chimiques, il ne sera d'aucune aide aux spécialistes des sciences de l'Homme. Mais, pour que les interférences et les rencontres pluridisciplinaires soient de quelque utilité, il est nécessaire que chacun apprenne à parler le langage de l'autre. Nous en sommes loin : comment faire se comprendre un psychiatre nourri de philosophie allemande et un neurophysiologiste soumis à l'ascèse de la science expérimentale ?

Si chaque discipline rencontre des obstacles épistémologiques, il faut bien reconnaître que celle qui se donne pour but l'étude des correspondances entre l'activité encéphalique et l'activité psychique trouve sur son chemin les obstacles les plus grands. Lemaire et al. (1977) ont admirablement retracé les difficultés des nombreux chercheurs qui ont tenté de mettre en évidence des correspondances précises entre les données physiologiques

caractéristiques de la phase paradoxale ou du sommeil et de l'activité psychique caractéristique de ces états. Si tant d'efforts, menés avec acharnement, aux Etats-Unis notamment, n'ont pas abouti à des résultats absolument certains, c'est en raison de la méconnaissance des obstacles évoqués plus haut. En effet, dans les sciences de l'homme, toute recherche est menacée d'infiltrations idéologiques, du seul fait que le chercheur et le sujet de la recherche se trouvent impliqués personnellement à divers niveaux, et surtout interagissent constamment.

Cela suffit pour expliquer qu'il ait fallu plus de cinq ans pour découvrir l'existence d'une activité mentale en dehors de la phase paradoxale, ou qu'on n'ait pas encore pu se mettre d'accord sur la fréquence des "rêves" au cours du sommeil proprement dit (non paradoxal). Cette fréquence variant de un à quatre selon les auteurs. De même, comment expliquer que de nombreux chercheurs aient, en général, obtenu des résultats conformes à leurs vœux, quoique contradictoires ? Pour les uns, par exemple, les rêves de la phase paradoxale sont bizarres et incohérents, pour les autres ils sont clairs et intelligibles, comparables en tous points à la pensée de la veille ou du sommeil non-paradoxal.

On a, bien entendu, cherché à rendre compte de telles contradictions rarement aussi profondes dans les sciences fondamentales. On a invoqué tour à tour l'absence de standardisation des critères relatifs à l'activité psychique des dormeurs, la diversité des protocoles expérimentaux et surtout la grande variabilité du comportement des sujets d'expérience. L'un des premiers, Fisher (1965) a insisté sur l'importance des phénomènes transférentiels, sur les interactions psychoaffectives modifiant les attitudes du chercheur et du dormeur; mais il ne semble pas que les chercheurs aient pris l'habitude de se considérer eux-mêmes comme une variable, non négligeable, de l'expérience. C'est la pratique psychanalytique qui a révélé ce type de phénomènes et qui a montré que les rêves d'un patient sont souvent influencés par la vie psychique de l'analyste, le patient faisant parfois les rêves qui, justement, donnent satisfaction à l'analyste. Nous connaissons d'ailleurs un laboratoire dans lequel la fréquence des récits oniriques obtenus, chez des étudiants mâles par réveil en phase paradoxale, variait du simple au double suivant que l'expérimentateur était une femme (40p.cent) ou un homme (80 p. cent).

Il conviendrait donc, si cela n'a pas encore été fait, de mettre au point, avant toute expérience, une méthode d'étude non seulement de la structure psychique des chercheurs et des sujets d'expérience, mais encore des relations unissant ces trois variables que sont le chercheur, le sujet d'expérience et la recherche elle-même (hypothèses et méthodes). Ces relations seront très spécifiques dans le cas, par exemple, d'un étudiant en psychologie payé pour passer plusieurs nuits dans le laboratoire du professeur qui le notera en fin d'année, et elles auront très certainement une influence sur les résultats expérimentaux. L'étudiant, inconsciemment, aura tendance à fournir des récits de rêve confirmant les hypothèses du professeur. Il serait ainsi du plus haut intérêt de mettre en relation les

résultats des chercheurs avec leur idéologie relative au rêve, la fréquence de leurs souvenirs de rêves au réveil, la place qu'ils accordent au rêve dans la vie de l'homme, leur reconnaissance, ou non, de l'inconscient, au sens freudien, etc. Ainsi pourraient être infirmées ou confirmées diverses hypothèses du genre de celles-ci : les chercheurs qui ne se souviennent pas de leurs rêves pensent que le rêve n'a pas de fonction particulière et trouvent que le rêve typique n'est pas spécifique de la phase paradoxale; inversement, les chercheurs qui se souviennent régulièrement de leurs rêves ... Autre hypothèse : les chercheurs qui n'admettent pas l'inconscient freudien observent plus rarement des rêves bizarres et incohérents chez leurs sujets d'expérience. De telles investigations - peut-être utopiques - entraîneraient sans doute de grands progrès; mais ce n'est là qu'une supposition.

Même si ces variables étaient prises en considération, il restera pendant longtemps encore, difficile, voire impossible, de connaître l'activité psychique de l'homme pendant le sommeil. Nous touchons là aux limites actuelles de la recherche. En effet, comment pourra-t-on saisir les transformations que subit le rêve entre le moment où il est vécu et celui où il est raconté ? Un cas particulier laisse entrevoir une solution partielle, c'est celui de la somniloquie où les paroles du dormeur sont un indice, bien imparfait, mais fidèle et contemporain de son activité psychique. Or Arkin (1970) a justement montré que ces paroles n'étaient pas en désaccord avec le récit fait au réveil. Malheureusement, la somniloquie est un phénomène assez rare, qui ne peut apparaître qu'exceptionnellement dans les phases d'abolition du tonus musculaire, qui sont justement les phases paradoxales.

Enfin, il pourrait être utile que de plus nombreux chercheurs adoptent la méthode de Freud en étant leur propre sujet d'expérience.

IV - POSITION ACTUELLE.

Ces réserves épistémologiques et méthodologiques étant faites, il faut cependant reconnaître que de grands progrès ont été accomplis qui interdisent de dire, comme Aristote, que le rêve est la pensée du dormeur ou de parler, comme Ey (1970), du "phénomène sommeil-rêve". Dans d'autres articles, l'un de nous (Bourguignon, 1968, 1972) s'est longuement étendu sur les caractéristiques propres à chacun des trois états (paradoxal, de veille et de sommeil). C'est pourquoi, après avoir rappelé quelques données essentielles, nous terminerons par notre point de vue sur la question des rapports entre rêve, délire et cauchemar.

Deux sommeils

Le sommeil, depuis la découverte d'Aserinsky (1953) et les travaux des autres "pères fondateurs" (Dement et Jouvet), a perdu son unité et s'est divisé en deux états distincts, le sommeil proprement dit et la

phase paradoxale que Hartmann (1967) a appelée état de rêve. En effet, à la suite des "pères fondateurs", de très nombreux auteurs estiment que les rêves typiques, ceux qui étonnent par leur invraisemblance ou leur incohérence sont produits pendant la phase paradoxale; eux seuls mériteraient d'être appelés rêves, alors que les pensées de l'état de sommeil seraient parfaitement intelligibles. D'autre part, depuis les travaux de Fisher et al. (1970) on sait que le cauchemar doit être distingué du rêve parce qu'il survient pendant le sommeil le plus profond.

Cauchemar et sommeil

Ayant prudemment laissé de côté le problème du cauchemar qui risquait de bouleverser sa thèse de la tendance du rêve à accomplir le désir, Freud (1920) fut, après la guerre, confronté au problème du "rêve traumatique" qui faisait courir le même risque à sa théorie. De ce fait, entre autres, naquit la notion, si peu recevable, de pulsion de mort.

Les travaux de Fisher et al. (1970) ont apporté sur le rêve d'angoisse, le rêve traumatique et le cauchemar, des précisions qui, apparemment, ruinent la thèse du rêve accomplissant le désir. En effet, l'observation clinique et l'EEG montrent d'une part que le rêve d'angoisse survient bien pendant la phase paradoxale et d'autre part que le cauchemar, habituellement répétition d'un traumatisme ancien, et les rêves traumatiques ayant l'intensité du cauchemar, surviennent pendant le stade IV du sommeil, c'est-à-dire pendant le sommeil le plus profond.

Fisher et al. (1970) ont bien montré que l'état de rêve (phase paradoxale) est celui dans lequel nous sommes le mieux défendus contre l'angoisse. Même dans le rêve d'angoisse - défaillance du système paradoxal - l'angoisse reste modérée dans ses manifestations psychiques et somatiques. Par contre, pendant le sommeil profond du stade IV, pendant le cauchemar et le rêve traumatique; l'angoisse fait irruption de façon massive. Brusquement, le sujet se réveille confus, délirant et halluciné, en proie à une angoisse indescriptible, appelant au secours. Dans le même temps, ses rythmes cardiaque et respiratoire augmentent de façon impressionnante. En contraste avec cette situation dramatique, on observe que, durant la nuit où se produit le cauchemar, les rêves sont paisibles et dépourvus d'angoisse. Ces rêves traumatiques, ces cauchemars sont donc très comparables à de véritables épisodes psychotiques aigus réversibles, du type de la confusion hallucinatoire aiguë. Ces épisodes seraient en rapport avec la régression qui atteint son maximum lors du sommeil le plus profond (stade IV), et qui, de

ce fait, empêche le moi de s'opposer au retour vers la conscience de souvenirs traumatiques anxiogènes.

Ces constatations ne font que confirmer la très grande spécificité structurale et fonctionnelle de l'état paradoxal et donc vraisemblablement de l'activité psychique qui s'y manifeste.

Rêve et phase paradoxale.

Nous proposons, pour la clarté, de définir le rêve comme l'activité psychique de la phase paradoxale, non seulement parce que cette activité ressemble habituellement à ce qu'il est convenu d'appeler rêve, mais surtout parce que, l'état paradoxal s'opposant point par point à l'état de sommeil, il serait bien étonnant que les activités psychiques correspondantes soient, in statu nascendi, identiques. Cette hypothèse, nous l'avons vu, ne pourrait être infirmée ou confirmée de façon certaine que grâce à une méthodologie extrêmement rigoureuse qui semble n'avoir jamais été mise en œuvre. Parmi les innombrables travaux qui ont tenté d'approcher le problème, nous nous contenterons de mentionner, entre autres, ceux de Bosinelli et al. (1974), de Foulkes et al. (1962, 1965, 1973).

En attendant que la spécificité de l'activité psychique de la phase paradoxale soit vraiment démontrée, nous devons insister sur le fait que cette phase n'est pas un état de sommeil, mais un état d'éveil archaïque, un état de vigilance extrême, un état de conscience, privé, toutefois, de sa dimension réflexive. Cette notion d'éveil paradoxal, que l'un de nous a proposée depuis longtemps (Bourguignon, 1966, 1968, 1972), devrait permettre de clarifier le débat sur la nature de l'activité mentale au cours du sommeil et au cours de la phase paradoxale, débat obscurci jusqu'à présent par les études contradictoires portant sur les récits des dormeurs.

Il s'agit d'un éveil bien particulier, distinct de celui de la veille, déclenché par un système dont les caractéristiques histologiques et biochimiques ont été progressivement mises en évidence par Jouvet (1972), et dont la phylogenèse et l'ontogenèse sont très différentes de celles de la veille et du sommeil.

Au cours de cet éveil sur son monde intérieur, le sujet est coupé du monde extérieur puisque l'extéroception et la motricité sont pratiquement abolies. Mais, comme en témoignent toutes les observations neurophysiologiques, y compris l'E.E.G. de l'homme, cet éveil s'accompagne d'une activation diffuse des neurones centraux et d'une augmentation du débit sanguin cérébral qui, chez le chat, dépasse le niveau atteint lors de la plus extrême vigilance, à l'affût d'une souris par exemple. Cette activation déborde largement la sphère sensori-motrice, car elle concerne également le cœur et la respiration, d'autres viscères, les organes sexuels et certaines glandes endocrines, etc.

Cet état répond vraiment à la définition du poète, celle sur quoi s'ouvre Aurélia ou le rêve et la vie : "Le rêve est une seconde vie." (Nerval, 1855). Car la phase paradoxale est physiologiquement et sans doute psychologiquement une seconde, une autre vie hors de l'espace et du temps,

hors du monde et de la réalité extérieure. C'est le seul état d'hallucination pure et d'autonomie parfaite. Le système ouvert que nous sommes se ferme sur lui-même, pour fonctionner intensément en lui-même et pour lui-même. Peut-être même arrive-t-il parfois, chez l'homme aussi, que pendant cet état chaque hémisphère cérébral se sépare de l'autre et fonctionne pour son propre compte, comme Berlucchi (1965) l'a prouvé chez le chat et comme le suppose Jouvét (1978 b) à la suite de l'analyse de 2 525 souvenirs de rêve personnels.

Ce mystérieux état paradoxal, que jamais aucune hallucination, aucun délire, aucune confusion, aucune psychose n'approcheront, puisqu'ils sont propres à l'état de veille, garde toujours le secret de sa fonction. En effet, dans une perspective biologique générale, le rêve, en tant qu'activité psychique hallucinatoire, ne semble être qu'un complément, un épiphénomène fonctionnel accompagnant une fonction beaucoup plus importante encore. Pour Jouvét (1978 a) il s'agirait d'une fonction de "programmation génétique du cerveau".

Délire et veille.

Cette étonnante spécificité de l'état paradoxal le distingue de l'état de veille. Si l'éveil paradoxal est particulièrement intense, il est aussi relativement stable, monotone; il ne connaît pas les fluctuations, la variabilité, de l'état de sommeil (stades I, II, III, IV), ni les divers degrés de vigilance propres à l'état de veille. Ce dernier est en effet l'état le plus riche, le plus complexe, surtout le plus souple, car il est capable de s'adapter aussi bien aux changements survenant dans le monde extérieur qu'aux exigences de la réflexion et de la méditation. Dans cet état, en dehors de circonstances imprévues, génératrices de peur (danger) ou d'angoisse (fantasmes; conflit psychique), la pensée se sent libre de toute attache, la vie végétative n'étant pas perçue et le système sensorimoteur restant toujours disponible. Dans cet état, l'esprit humain peut atteindre les plus hauts degrés de vigilance, de conscience ou de réflexion.

Malgré cela, c'est pendant la veille que peuvent s'installer l'état confusionnel ou l'état délirant, aigu ou chronique, qui, au niveau des apparences, de l'"expérience première", ressemblent à l'état onirique, si tant est que les récits des dormeurs en soient un exact reflet.

Dans cette perspective des analogies sémiologiques, c'est l'état confusionnel ou confuso-onirique, lié à une infection ou à une intoxication, voire un traumatisme, qui serait le plus proche de l'état de rêve, comme dans le cas du delirium tremens, par exemple. D'ailleurs quand Freud (1917) a fait des rapprochements entre le rêve et la psychose, c'est toujours à propos de la confusion hallucinatoire aiguë (amentia de Meynert). Par contre, il a toujours dissocié du rêve les psychoses chroniques, et en particulier la schizophrénie.

Dans les états confusionnels, les hallucinations - avant tout visuelles dans le delirium tremens - peuvent avoir une vivacité, un éclat, comparables à ceux du rêve qui leur permet de se substituer à la réalité; alors que dans les psychoses délirantes aiguës ou chroniques la réalité, le monde extérieur sont toujours perçus, même si le délirant tente de se construire un monde et une réalité autre, comme l'ont montré Nacht et Racamier (1958). Mais faire, du point de vue psychanalytique, un parallèle entre le délire et le rêve, comme l'ont fait ces auteurs, permet certes de mettre en évidence des analogies de structure au niveau de l'activité psychique, mais en aucun cas de prouver l'identité des deux processus.

V - POSITIONS RESPECTIVES DU CAUCHEMAR, DU DÉLIRE ET DU REVE.

Le rapide survol que nous venons d'effectuer suffit à prouver que cauchemar, rêve et délire dépendent d'organisations différentes. Toutefois, le cauchemar et le délire sont étroitement apparentés alors que le rêve leur est radicalement étranger. En effet, on peut parfaitement concevoir que tous les états de veille et tous les stades du sommeil sont reliés entre eux sans discontinuité et que de la vigilance jusqu'au sommeil le plus profond on observe une mise à distance progressive du monde extérieur avec ralentissement progressif des fonctions végétatives, comme s'il s'agissait d'un seul et même système dont le degré d'ouverture est largement variable.

Dans ce continuum, l'éveil paradoxal n'a pas sa place puisqu'il associe "paradoxalement" une rupture totale avec le monde extérieur et une intense activation de la plupart des fonctions de l'organisme et des tendances les plus profondes de la vie psychique.

Entre le continuum veille-sommeil et l'état paradoxal, Ey, Lairy et al. (1975) ont voulu décrire des phases intermédiaires, mais ils ne semblent pas avoir rallié à leur point de vue l'unanimité des chercheurs.

Quoi qu'il en soit, du simple point de vue phénoménologique le délire et le rêve ne sauraient être assimilés l'un à l'autre. Précisons d'ailleurs qu'il est plus juste de parler à leur propos d'organisations psychiques différentes que d'états de désorganisation.

Si, avec Nacht et Racamier (1958) on peut considérer le délire comme "La solution plus ou moins stable d'une situation de conflit psychique" (p.417), on doit considérer le rêve comme l'expression non conflictuelle des tendances les plus profondes. L'absence habituelle d'angoisse dans le rêve et la fréquence de celle-ci, tout au moins aux stades initiaux du délire, fournit une preuve indirecte de cette différence.

Contrairement au rêveur, le délirant n'ignore pas le monde, mais le perçoit et le vit différemment; loin d'être paralysé, il agit, et parfois dangereusement. Alors que le rêveur vit la scène onirique dans la certitude absolue, le délirant vit pendant longtemps dans le doute et l'incertitude;

il s'interroge sur son identité et sur la réalité des choses, qui subsiste mais devient incertaine (Jeanneau, 1974). Ce caractère n'est cependant pas constant, car l'angoisse et le doute sont exclus des délires chroniques bien structurés.

A propos des hallucinations, une différence importante est à noter. Dans le rêve, l'hallucination est avant tout visuelle et le langage parlé ou écrit est souvent absent. Inversement, dans les délires chroniques, on voit prédominer les idées et les mots, tandis que les hallucinations sont plus souvent auditives que visuelles.

Sous l'effet du réveil, le rêve prend fin aussitôt, mais la confusion du cauchemar se prolonge pendant plusieurs minutes. Plus intéressant encore est le fait qu'il n'existe aucun rapport, sur le plan manifeste, entre le contenu du délire de la veille et du rêve de la nuit, entre le contenu du rêve et du cauchemar de la même nuit.

Si l'on considère que le délire est l'une des expressions pathologiques de l'état de veille et le cauchemar l'une de celles de l'état de sommeil, la question se pose de savoir quelle serait l'expression pathologique de l'état paradoxal. A moins que celui-ci fonctionne uniquement en tout ou rien : ou bien on le modifie artificiellement mais du seul point de vue quantitatif (suppression ou réduction), sans effet apparent, ou il reste toujours égal à lui-même du fait de sa structuration génétique.

La survenue du délire et du cauchemar s'expliquerait par les répercussions psychiques de notre relation avec l'environnement, tandis que l'absence d'altérations qualitatives de la phase paradoxale serait due à la fermeture du système qui le déclenche.

- CONCLUSION.

Dans la perspective qui est la nôtre, nous pouvons dire que le cauchemar est un état psychotique aigu, accompagné d'une angoisse maximale, et rendu possible par une perte des mécanismes de défense, du fait de la profondeur du sommeil (Stade IV) et d'un traumatisme ancien non liquidé.

Le délire, solution d'un conflit psychique, survient pendant la veille, quand les mécanismes de défense contre l'angoisse sont insuffisamment efficaces, par suite de troubles précoces de l'ontogenèse psychique ou de facteurs constitutionnels. On est donc en droit de supposer que le cauchemar est au sommeil ce que le délire est à la veille.

Quant au rêve, il est l'activité psychique provoquée par le générateur de la phase paradoxale. Et, comme le dit Jouvett (1978), "si une programmation génétique survient dans nos cerveaux au cours du rêve

pour programmer la part innée de notre personnalité, alors les 100 minutes de SP qui surviennent chaque nuit pourraient être au moins aussi importantes que notre environnement culturel qui nous entoure au cours de l'éveil" (p.31). Du point de vue de l'activité psychique, cette conception n'est pas en contradiction avec la théorie classique, qui veut que l'imagerie onirique soit déterminée par la conjonction des restes diurnes et des tendances, ou désirs, les plus archaïques, ceux qui sont le plus profondément inscrits dans le système nerveux central, ceux qui donnent à chaque personnalité son caractère unique.

André BOURGUIGNON

BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTE, Des rêves, édit. Les Belles Lettres, Paris, 1953.

ARKIN, A.M., TOTH, M.F., BAKER J., HASTEY, J.M., "The degree of concordance between the content of sleep talking and mentation recalled in wakefulness", J. nervi. ment. Dis., 151, pp. 375-393, 1970.

ASERINSKY, E. KLEITMAN, N., "Regularly occurring periods of eye motility and concomitant phenomenon during sleep", Science, 118, pp 273-279, 1953.

BACHELARD, G., La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective, Paris, J. Vrin, 1938.

BERLUCCHI, G., "Callosal activity in unrestrained, unanesthetized cats, Arch. ital. Biol., 103, pp. 623-635, 1965.

BOSINELLI, M., CICOGNA, P. & MOLINARI, S., "The tonic-phasic model and the feeling of self-participation in different stages of sleep", Giorn. ital. Psychol., 1, pp. 35-65, 1974.

BOURGUIGNON, A., "Recherches récentes sur le rêve. Métapsychologie freudienne et neurophysiologie", Les temps modernes, N° 238, pp. 1603-1628, 1966.

BOURGUIGNON, A., "Fonctions du rêve", Nouv. Rev. Psychanal., N° 5, 1972, pp. 181-195.

CABANIS, P.J.G., Rapports du physique et du moral de l'homme, Paris, Imprimerie de Crapelet, 2 vol. , 1802.

- EY, H., "La dissolution de la conscience dans le sommeil et le rêve et ses rapports avec le psychopathologie", Evol. Psychiatr., 35, pp.1-37, 1970.
- EY, H., LAIRY, G.C., BARROS--FERREIRA GOLOSTEINAS, L., Psychophysiologie du sommeil et psychiatrie, Masson, Paris, 1975. -
- FEIGL, H., The "mental" and the "physical", in H. Feigl, M. Scriven & G. Maxwell (edit.), Concepts, theories, and the mind-body problem, pp. 370 -497, 1958. Minnesota studies in the philosophy of science, vol. 2, Minneapolis University of Minnesota Press, 4e édit., 1972.
- FISHER, C., "Psychoanalytic implications of redent research on sleep and dreaming". I - Empirical findings. II - Implications for psychoanalytic theory, J. amer. psychoanal. Assoc., 13, pp. 197-303, 1965.
- FISHER, C., BYRNE, J., EDWARDS, A. & KAHN, E., "A psychophysiological study of nightmares", J. amer. psychoanal. Assoc., 18, pp. 747-782, 1970.
- FOULKES, D., "Dream reports from different stages of sleep", J. abnorm. soc. Psychol., 65, pp. 14-25, 1962.
- FOULKES, D. & POPE, R., "Primary visual experience and secondary cognitive elaboration in stage REM : a modest confirmation and an extension", Percept. motor. Skills, 37, pp. 107-108, 1973.
- FOULKES, D. & VOGEL, G., "Mental activity at sleep onset", J. abnorm. soc. Psychol., 70, pp. 231-243, 1965.
- FREUD, S., Die Traumdeutung (1900), tr. fr. L'interprétation du rêve, Presses Universitaires de France, Paris, 1967.
- FREUD, S., Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre (1917), tr. fr. in S. Freud, Métapsychologie, Complément métapsychologique à la théorie du rêve, pp. 125-146, Gallimard, Paris, 1968.
- FREUD S., Jenseits des Lustprinzips (1920), tr. fr. Au-delà du principe de plaisir, in S. Freud, Essais de psychanalyse, Fayot, Paris, 1965.
- FREUD, S., Abriss der Psychoanalyse (1940), tr. fr., Abrégé de psychanalyse, Presses Universitaires de France, Paris, 1949.
- GRASSET, Le psychisme inférieur (1906, Marcel Rivière Paris – 2^{ème} ed. revue et augmentée 1973.
- HARTMANN, E., The biology of dreaming (1967), tr. Fr. , Biologie du rêve; Charles Dessert, Bruxelles, 1970
- JACKSON,J., Selected writings of Huglings Jackson, Vol. 2, New York, Basic Books, p. 25, 1958.
- JEANNEAU A. « Le délire n'est pas un rêve », Revue Française de psychanalyse, 38, pp. 1137-1140, 1974.
- JOUVET M. The role of monoamines and acetylcholine containing neuroons in the regulation of the sleep-waking cycle. In Ergebnisse der Physiologie, biologischen Chemie und experimentellen pharmakologie. Neurophysiology and neurochemistry of sleep and wakefulness, pp. 167-307, Springer, Berlin, 1972

- JOUVET, M., "Le sommeil paradoxal est-il responsable d'une programmation génétique du cerveau ?", C.R.Soc.Biol., 172, pp. 9-32, 1978.
- JOUVET, M., Mémoires et "cerveau dédoublé" au cours du rêve. A propos de 2525 souvenirs de rêve, Rev. Praticien, 29, pp. 27-32, 1979.
- JUNG, C.G., The psychology of dementia praecox, New York, J. of nevroses and mental Diseases Publishing Co, 1944.
- LASEGUE, C., "Le délire alcoolique n'est pas un délire, mais un rêve", Arch. génér. Médecine, numéro de novembre 1881.
- LEMAINE, G., CLEMENCON, M., GOMIS, A., POLLIN, B., et SALVO, B., Stratégies et choix dans la recherche, A propos de travaux sur le sommeil. Préface par E. Aserinsky, Mouton, Paris, 1977.
- MOREAU DE TOURS, J., "De l'identité de l'état de rêve et de la folie", Ann. méd. psychol., pp. 361-408, 1885.
- NACHT, S. & RACAMIER, P.C., "La théorie psychanalytique du délire", Rev. fr. Psychanal., 22, pp. 417-532, 1958.
- NERVAL, G. de, "Aurélia ou le Rêve et la Vie", Revue de Paris, ter janvier et 15 février, 1855.

François Gantheret

DEUIL DE L'ANALYSTE

La mémoire du visage, du corps, s'estompe, s'efface très vite après une mort; ou plutôt : on doute, sans recours possible. L'absence transitoire de celui qu'on évoque n'a pas cet effet : sans doute sait-on que l'on pourra bientôt vérifier, être surpris peut-être. On peut alors évoquer sans contrainte, prendre le risque de nuancer à sa convenance l'image convoquée : la vie viendra confirmer ou étonner, rectifier, voire confondre; la vie permet de jouer, le principe de réalité permet le jeu du principe de plaisir.

Pas la mort : on ne peut plus jouer, car rien ne viendrait réveiller du jeu. Les images se figent, on n'ose plus y toucher. Les évoquer, c'est s'affronter à l'incertitude : était-il vraiment ainsi que je le revois en imagination, dans cette posture, cette démarche, ce timbre de voix ? Ce n'est pas sûr, c'est flou, je préfère laisser en suspens le souvenir, dans le tiroir presque jamais ouvert où sont rangées les plus anciennes et les plus précieuses photos de famille. La mort installe de la mort dans l'esprit du vivant : ne plus bouger, pour ne pas s'affronter à la mort du souvenir.

Cela peut être dit d'un parent, d'un ami cher. Mais de celui qui a été l'analyste ? Qui a-t-on perdu ?

Il y a eu la longue traversée transférentielle, longue plainte et demande inlassable, qui à ne pas recevoir de réponse se précise, se détache plus nette dans sa répétition; pas de réponse, mais une écoute, l'accueil d'une écoute qui permet que cette demande ne se rétracte pas, blessée, ou ne déborde pas, rageuse. Qu'elle parcoure les chemins qu'elle avait obstrués, dissimulés; qu'elle retrouve les figures que, pour ne pas souffrir, elle avait masquées. Non pas des figures abstraites, mais ce visage, ce mouvement et mon mouvement, dans ce temps précis et singulier qui est le seul temps de l'affect retrouvé-trouvé enfin.

L'illusion tenace envahissait la vie, destituait les objets de la vie de leur poids et de leur netteté, pour les mettre à son service. L'illusion s'est resserrée dans l'analyse, avec l'analyste qui l'accepte, qui ne la repousse pas, qui ne l'entérine pas. Elle se resserre, et laisse un espace de vide autour d'elle, et les objets vrais de la vie se mettent à flotter inoccupés, attendant d'être vraiment vus pour eux-mêmes, tandis que se précise dans l'analyse le rêve d'une vie, le rêve qui occupait une vie qui croyait vivre alors qu'elle rêvait, mais qui aurait pu ne pas se réveiller. Alors la fin de l'analyse est le réveil d'un rêve, et les vrais objets de la vie sont là dans leur vie à eux, propre et séparée, et il y a enfin plaisir à les voir et à les interpeller. Le rêve n'était pas faux, on ne le rejette pas : mais il était un rêve, sa réalité était - est - celle d'un rêve. Parce qu'il ne tue plus la vie, on peut avoir de l'amitié pour lui.

L'analyste a accompagné le voyage. Il dépendait de lui qu'il puisse être mené à son terme. Il aurait pu faire tant de choses qu'il s'est abstenu de faire : il aurait pu repousser le rêve, dire que ce n'est pas bien de rêver, que ce n'est pas vrai, qu'il faut se réveiller en vitesse, et on aurait peut-être pris la fuite, parce qu'on y tenait, et aussi parce qu'on a besoin de rêver. Mais on aurait pu aussi substituer un autre rêve au premier la réalité que l'analyste propose en alternative au rêve, c'est un autre rêve, c'est le même rêve. Ce peut être l'affirmation d'un moi clairvoyant et fort, image paternelle d'identification que l'on vient habiter, endosser parce que sous les vêtements du père, c'est la peau douce de la mère que l'on caressera. Ce peut être plus subtil et plus pervers : idéal d'un renoncement, d'une abjection affirmée qui place au firmament la vérité anticipée, et même le deuil anticipé de la vérité, pour mieux tromper. Adore le symbolique, Dieu le père ordonnateur, et reconnais ton destin de ne pouvoir le connaître et de devoir rester un être de leurre. Que ne ferait-on pas pour retrouver, là encore cachée dans l'extrême dénuement, la mère toute-puissante ? Oui, ç'aurait pu être l'école de cadres, ou le grand séminaire.

Si ce ne l'a pas été, c'est parce que l'analyste s'est occupé de lui-même, avec lui-même. Qu'il avait cette "capacité d'être seul" qui ne l'obligeait pas à se servir de son patient pour mettre en scène sa propre illusion : que ce soit en s'occupant de lui, ou en se faisant soigner par lui, ou en se regardant dans lui, ou en le désespérant, parce que le désespoir maintient l'espoir dans sa ligne d'horizon. Les scénarios peuvent être frustes ou sophistiqués, la pièce reste la même.

Et là, je retrouve ce que je garde, ce que je sais que je garderai de vivant, de certain, de Georges Favez. Tenter de le préciser n'est pas facile. Ce n'est pas un mimétisme corporel : à cela je peux me surprendre. Une certaine façon chaleureuse et retenue d'accueillir et de prendre congé; une formule qui m'échappe et où j'entends, surpris, la voix de Favez : au téléphone, à un patient qui m'informe de son absence à la séance

prochaine, je dis "entendu !", avec cette nuance particulière qui donne son poids au mot; J'ai entendu, je n'ai pas dit que je suis d'accord, ni que je désapprouve, j'ai dit "entendu". Non, ce n'est pas cela, non plus que la nuance d'un "oui" qui ponctue un dire, et laisse exactement percevoir que l'analyste soutient de son écoute ce qui hésite à se formuler, qu'il est à cette juste distance d'accompagnement attentif qui ne prête cependant pas à la complaisance.

Ce n'est pas cela, ou seulement, en cela, une identification mimétique; mais c'est pourtant bien autour de cela que je cherche. Car il ne s'agit pas non plus d'une position intellectuelle, encore moins doctrinale : Favez n'y prêtait certes pas. C'est bien dans le corps que cela se tient : dans un mouvement de soi-même qui garde sa propre liberté, et sauvegarde ainsi celle de son patient. Lorsque Georges Favez intervenait - rarement - dans nos colloques, ou écrivait, il lui arrivait fréquemment d'utiliser, pour soutenir son propos, des paroles venues du divan : "Quelqu'un dit dans l'analyse ...". Et l'on pouvait y reconnaître - à tort ou à raison - parfois ses propres paroles. Mais chose curieuse, alors qu'on en rêvait, de s'entendre cité, de se savoir objet de préoccupation - enfant chéri ! - de l'analyste, lorsque cela intervenait, Favez se débrouillait toujours pour que ce soit en un temps, et d'une façon, qui ne prêtaient en rien à la complaisance recherchée. Pas de triomphe, pas de déception : il parlait de nous comme de lui, il parlait de l'analyse et de l'inconscient comme de ce qui est partagé, ce qui est le plus intime en tous, et cependant laissant intactes toutes les libertés, toutes les singularités de chacun. "J'ai l'air de vous raconter ma vie ! Mais celle-ci, on l'a vu, est étroitement mêlée à la vôtre. Je parle de notre vie psychanalytique, bien sûr. Et pourtant nos vies personnelles sont tout entières dans notre vie psychanalytique. Je pense à ceux qui ont été et sont en analyse avec moi. Je rapporte des mots de plusieurs, et je les fais ainsi collaborer à ma recherche, participer à ce que j'élabore." C'est ce qu'il disait à Vaucresson en décembre 1972. Pouvoir dire le plus intime sans qu'en soit blessée la liberté, sans qu'elle soit entamée, en la désenchaînant au contraire et en la laissant aller aimer, créer, être soi : l'analyste, homme de liberté.

Ce mouvement d'être analyste, oui, voilà bien ce qui demeure vivant. Une fois le deuil fait du transfert, des figures enchaînantes du désir qui ont pris corps dans le transfert, il reste cela : ce qu'a enseigné - en étant lui-même, pas autrement - un maître-artisan : témoignant sans avarice de son plaisir à l'outil et à l'objet et, parce qu'il savait refuser ce qu'il ne pouvait donner, permettant à celui qui l'a côtoyé de tracer soi-même les chemins de son propre plaisir à vivre.

Mais, pour être porté au plus aigu parce qu'il était analyste, et parce qu'on est devenu analyste, est-ce bien différent de ce qui reste, dans un deuil ? Ce que nous gardons de plus précieux d'un être cher qui a disparu, qu'il s'agisse d'un aîné ou de l'un de nos enfants, une fois accompli le travail du deuil, n'est-ce pas l'espace d'amitié pour

nous-même qu'il a su, jadis, nous laisser ? Que nous avons pu trouver et créer dans son côtoïement ? Oui, c'est bien cela qui reste vivant, et fait de nous, sans entraves, les héritiers de nos morts ; de Georges Favez, homme libre.

Merci et adieu.

F. GANTHERET

M E S S A G E^o

LE P R E S I D E N T
(Georges FAVEZ)
aux Membres et Elèves de
l'Association Psychanalytique de France

Ce premier "Bulletin Intérieur" est encore une ébauche. Nous ne nous sommes pas hâtés d'en faire passer dans la réalité le projet. Il vous apporte en complément des "documents de travail" qui vous avaient été distribués quelques-uns des exposés présentés au cours des "Entretiens de Psychanalyse" I,II,III et IV. Il prend ainsi le départ. Il annonce une revue qui offrira aux membres et élèves de l'Association une libre tribune qui reflétera le travail effectué dans les divers groupes, officiels ou spontanés, où s'élabore notre réflexion, se confrontent nos recherches, se précisent nos positions.

J'évoque ces "Entretiens" dont les cinquièmes du nom sont déjà derrière nous. Vous vous souvenez des premiers, quand nous émergions du chaos sur la "Sublimation". Il en ressortait, nous nous en rendons compte aujourd'hui, que la clairvoyance est pour nous une nécessité impérieuse.

Avec la "Névrose Obsessionnelle", dont nous avons traité avant et après le Congrès de l'Association Internationale à Amsterdam, nous avons inauguré notre participation aux travaux de ce monde psychanalytique plus ou moins imprévu, dont les conceptualisations, les techniques aussi, sont les mêmes et ne sont pas les mêmes que les nôtres. Avant, nous nous sommes préparés au Congrès, après, nous avons réexaminé les travaux. Il

^o) Présentation du N° 1 du Bulletin Intérieur de l'A.P.F. (2e semestre 1966)

est alors apparu évident que nous avons des positions qui nous sont propres. Et surtout que nous pouvions délibérément dépasser ce dont on avait fait quasi une obsession : être de l'I.P.A.

Avec les Entretiens sur "Le complexe d'Œdipe" nous nous sommes encore une fois préparés à participer aux travaux d'un ensemble dont nous sommes pareillement maintenant Société Composante, "Le Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes".

Car nous voici partie d'ensembles psychanalytiques internationaux régionaux, européens. Nous sommes dans la situation de pouvoir ne plus faire comme nous suffisant à nous-mêmes, comme seuls au monde. Nous voici communiquant avec d'autres, beaucoup d'autres. Et gardés du sectarisme, confrontés à tous ceux-là, invités à la discussion, offerts à la critique, engagés dans la recherche collective et confraternelle. Plus que cela appelés à la démonstration nécessaire d'une originalité, d'une raison d'être.

Les derniers Entretiens de Psychanalyse n'étaient, dans leur thème propre, motivés ni par un programme de Congrès International, ni par un programme de Congrès Régional. Ils étaient notre recherche : "Souvenir - Amnésie - Refoulement". Les exposés complémentaires, après les documents de travail distribués aux participants, paraîtront sans doute avec le second "Bulletin Intérieur".

Il y a, pensons-nous, actuellement, une nécessité évidente, il faut relire Freud, près des textes retraduits, pour l'éclairage de notre pensée et de notre pratique, pour reformuler dans la clarté "les principes fondamentaux" de la psychanalyse, et les "exigences élémentaires de notre technique qui veut être psychanalytique".

Dans l'expérience qui a motivé la création de l'Association Psychanalytique de France, le psychanalyste est remis en question et la relecture de Freud en critique le message. Nous sommes prêts à en assumer un nouvel examen. Notre position se situe au-delà de l'académisme des uns, en deçà de la dépendance des autres, prisonniers du désir d'un seul, voués à combler son désir d'être désiré. Elle s'enchant de ce qu'elle découvre dans son indépendance retrouvée. Notre vécu reste présent à notre esprit si même nous ne le disons pas toujours tout haut. Nous avons vu le psychanalyste disqualifié, déshonoré par ses habiletés. Maintenant, sans cesse, notre réflexion est stimulée par une lecture hautement intéressée et désintéressée de Freud.

Je fais, en terminant ce message du Président, appel à vous, membres et élèves de l'Association, pour l'avenir :

Notre but : deux numéros par an. Nous attendons vos critiques et vos suggestions. Il s'agit en outre de faire prendre forme aux rubriques auxquelles nous pensons : notes de lectures, travaux des groupes de travail pouvant être communiqués à tous, informations sur les activités et publications des membres et élèves de l'Association, tribune libre sur toute question théorique ou technique.

Notre premier "Bulletin Intérieur" paraît un peu après le moment où J.-B. Pontalis vient de publier la Correspondance de Freud avec Pfister et sa correspondance générale (Ed. Gallimard), au moment où est annoncé "Le Vocabulaire de la Psychanalyse" de Jean Laplanche et J.-B. Pontalis qui, après plusieurs années d'un travail austère et soutenu, sous la direction de Daniel Lagache, nous donnent un outil remarquable et précieux pour l'intelligence du sens des mots freudiens et de leur histoire. On va nous aider enfin à y voir clair et à y comprendre quelque chose.

Le "Bulletin Intérieur" est plus modeste dans son propos. Cependant, je peux assurer qu'il participera du même esprit : fonder la pensée, la réflexion psychanalytique, la pratique aussi, sur des "documents de travail" - selon l'expression du Directeur de l'Institut de Formation qui s'est imposée parmi nous en définissant notre méthode - préparés avec le plus grand soin et fondés sur des textes lus et relus, avec le souci d'en retenir des leçons toujours étonnantes et dépouillées toujours de toute intention séductrice. Oh combien !

Je pense ainsi avoir défini notre vocation, celle que nous avons investie et qui, de plus en plus nettement, agit, comme on a pu le voir, lors des derniers Entretiens de Psychanalyse en décembre 1986.

Georges FAVEZ

LA RESISTANCE DU SUJET °

Les relations des hommes entre eux ne sont pas choses simples, ni faciles. Si vous ne vous en étiez pas encore aperçu - ce qui étonnerait - vous auriez maintenant une occasion remarquable de l'observer. Cette occasion nous nous la sommes donnée à nous-mêmes. Il semblerait que notre position, notre formation, notre expérience, la source commune de notre inspiration qui a décidé de notre destin commun nous prépareraient à en observer les données, à en analyser le sens et le développement (dans une sorte d'auto-analyse collective).

Il est vrai que cette formation est multiforme, que notre expérience est diversement élaborée. Mais la psychanalyse nous a tous retenus. Pourquoi ? Pourquoi, sinon parce qu'elle s'est attachée, dès son commencement, aux relations des hommes entre eux, aux conflits de l'homme avec l'homme, c'est-à-dire avec lui-même, dans la relation intersubjective.

S'il est vrai que les thèmes actuels de la réflexion psychanalytique sont la relation d'objet le rôle du langage et l'intersubjectivité, il est évident que les deux premiers n'ont de sens, ni d'intérêt qu'à propos du troisième. Je plaide ce soir pour le retour à l'intersubjectivité. C'est elle qui "fait problème" comme on dit aujourd'hui dans une formule qui n'est guère de mon goût, c'est d'elle qu'il s'agit pour l'homme normal, pour le névrosé, pour le psychotique, c'est d'elle que parle Freud dans toute son œuvre, c'est elle, l'intersubjectivité, qui nous fait problème actuellement.

Dans ces débats qui sont les nôtres, nous sommes juges et parties, ce qui ne va pas sans menacer la sérénité et la sagesse. Mais, en vérité, nous sommes toujours et même à chaque instant, dans la situation psychanalytique, juges et parties. Nous sommes donc censés avoir l'esprit fait à l'élucidation des conflits de l'homme avec lui-même dans

°) Conférence faite à l'A.P.F. (1965).

l'intersubjectivité. On peut, à ce propos, nous attendre "au virage". Nous devrions pouvoir nous observer agissant et pensant, faire à chaque instant retour sur nous-mêmes, sans attendre d'être jugés par l'histoire ou la chronique des concierges. C'est une position que nous serions seuls à pouvoir prendre, au vu de nos prétentions. Et tout de suite, lucidement. On peut - et, venu d'ailleurs, je m'y suis dès longtemps appliqué - regarder les psychanalystes en psychanalyste. Ainsi en a-t-il été de Juliette Favez-Boutonier dans son exposé intitulé "Psychanalyse de groupes et groupes de psychanalystes", il y a quelques années.

Il y a de la résistance dans l'air. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Les sujets, et moi le premier ce soir, sont en question. Ils le sont, ils l'étaient, ils le restent. Raison de plus pour penser pouvoir y appliquer un mode de pensée qui nous est familier et commun.

Si je parle de la résistance du sujet, c'est que ce titre de conférence s'est formé comme un précipité sur un appel du Secrétaire scientifique pris de court. Il y a les circonstances. Il y a que je suis bon garçon et que je l'ai montré. Il y a que j'ai ma mauvaise humeur et mes indignations, ce qu'on a pu voir aussi. Il y a que je pense, moi aussi, que la théorie éclaire fortement la pratique quand la pratique la contrôle°. Ce n'est pas par pur dévouement que je parle ce soir. Dans tout ça un coup de téléphone de quelqu'un dont j'apprécie la netteté est tombé, faisant réactif, et j'ai formulé ce titre.

Il y a de la résistance dans l'air et les sujets sont en question. Il faut parler de la résistance du sujet.

C'est un sujet résistant, un morceau résistant. On peut voir très vite que résistance et sujet sont étroitement intriqués. Sans résistance, pas de sujet. Sans sujet, pas de résistance. Des objets seulement. Il y a la résistance du psychanalysé et la résistance du psychanalyste. On dit bien qu'il y a un sujet "en analyse" et que l'analyste se trouve fait objet. Mais sans la résistance du psychanalyste, il n'y a plus de psychanalyse. Trop sensible à la séduction ou à la menace, le psychanalyste avachit l'analyse en l'évitant. Il devient méprisable et esclave, ce qui est la mort du sujet, comme on sait. La relation chancelle et bascule tôt ou tard. Mais elle chancelle aussi, basculant finalement dans le sens contraire, si la résistance de l'analyste - menace ou séduction - est telle que le sujet en analyse n'est plus sujet, la résistance lui étant ou trop difficile ou interdite par l'emprise prestigieuse sur lui de l'objet psychanalysant devenu sujet dominant ou dominateur. Le rapport se retourne massivement - ou insidieusement - sur le dit "sujet en analyse". Il n'y a plus non plus analyse. L'analyse n'est pas, dans cette situation, avachie comme elle peut l'être par la carence de l'analyste :

°) Et que j'ai mes idées, parce que j'ai une pratique.

(Les notes en bas de page correspondent à des remarques manuscrites de G. Favez, en marge du texte tapé).

elle est durcie; autoritaire, orgueilleuse même. Car l'analyste, s'il devient sujet dominateur dans l'analyse, est tenté par l'orgueil. L'orgueil est la tentation du sujet, l'orgueil de résister. Accordons-le au sujet en analyse. Il est trop humilié, par la situation même, à de certains moments et sans que nous ayons besoin d'y mettre du nôtre, pour être humble. Ça lui passera. Mais le prestige de son rôle y pousse l'analyste. On lit des choses comme ça dans Freud. Et le mépris du sujet fait objet par l'objet fait sujet n'est pas loin. "Le vieil orgueil veille", dit Péguy. Je peux témoigner qu'il guette l'analyste. Je ne suis sans doute pas le seul ici.

Dès lors, s'il résiste dans l'analyse, le "sujet en analyse" sera-t-il fait objet ou sujet ? C'est l'enjeu. On peut ici, pour le moins, reconnaître à quel point, résistance et sujet sont intriqués dans la situation où nous avons été, analysés, et où nous sommes, analystes. Mon titre ne le dit pas. C'est pourquoi je commence par le dire.

C'est là un commentaire des notions de transfert et de contre-transfert négatifs, de transfert et de contre-transfert positifs, intriqués.

Et c'est là surtout ma manière de penser l'analyse, qui est d'un praticien, avant tout. La pratique est plus que la technique. J'emprunte d'ailleurs cette formule au titre d'un récent petit ouvrage de Le Corbusier exposant sa "manière de penser l'urbanisme". Ces termes m'ont séduit, d'autant plus qu'il s'en est fallu de peu que je choisisse l'architecture. Peut-être suis-je resté architecte avant tout dans ma manière de penser et de pratiquer l'analyse créer des sujets habitables pour le ça, le moi et le surmoi, co-propriétaires. Freud dit que "le moi n'est pas maître chez lui". Le sujet, emportant dans son mouvement à la fois le ça, le moi et le surmoi, cherche pour eux les possibilités d'une cohabitation. C'est encore ma manière de penser le sujet. Elle n'appartient pas au dictionnaire de philosophie. Celui de Lalande est souvent sur ma table de travail depuis quinze jours à la rubrique sujet. Je n'ai pas trouvé le loisir de lire la rubrique attentivement.

Je sais d'ailleurs qu'il y a aussi des auteurs, pour les problèmes de l'intersubjectivité, dont j'ai lu naguère quelques travaux. J'en avais fait une bibliographie. On y trouvait Lagache, et aussi Sartre, et Merleau-Ponty, et aussi Eliane Amado. Je n'ai pas eu le temps d'y revenir comme il eût fallu, au moment d'endosser la charge de cette conférence. (J'ai l'air un peu cavalier). Tout ceci appartient tout d'abord à l'observation, c'est-à-dire à la pratique psychanalytique. Un peu, aussi, à l'observation de Sylvie, 18 mois. Sylvie a réussi, récemment, triomphante, à faire tenir un porte-couteau debout. Elle vient de dire, pour la première fois, "non", timidement. Sylvie se sent sujet, dès maintenant. Voici un moment fécond ! C'est le refus, après diverses manières non verbales, formulé après divers tâtonnements, le refus d'être objet ! On peut parler d'avatar du sujet, au sens primitif, apparition. Mon garagiste

dit "avare". Et le sujet connaîtra des avaros, c'est-à-dire des vicissitudes et des blessures, en tout cas celles qu'on appelle narcissiques, des mutilations. Des mutilations de soi par soi. Sylvie esquisse le geste de frapper sa mère qui vidait son champ psychologique de tous les objets plaisants qu'elle voulait saisir, verres, couteaux, etc.. Et Sylvie, d'un seul coup^o, retourne le geste contre elle-même et se frappe. Et cependant le "non" timide dit le projet d'échapper au désir de sa mère.

Le destin du "sujet en analyse", dans l'analyse et dès que celle-ci est engagée, et même avant, dès que l'idée en est venue, et jusqu'au terme, si elle peut en avoir un, est fonction de la résistance des deux parties en cause. La question est donc : qui est sujet ici, qui est sujet au départ, qui à la fin, et qui dans l'entre-deux.

Les deux parties sont censées se présenter dans des conditions très différentes. L'une se présente comme ayant reconnu le rapport du sujet et de la résistance et leur intrication élaborée par l'analyse, à laquelle l'analyste se serait soumis, et celle qu'il pratique, plus il la pratique. Il faut être sujet pour conduire une analyse, c'est-à-dire pour pouvoir se contenter d'être objet pour l'analyse, objet de transfert, par où j'entends objet de séduction et de menace. L'autre partie ignore tout de ce rapport, bien qu'elle se considère comme sujet et qu'elle ait senti de tout temps des refus gronder en elle et les dépits de céder l'enrager, tout en se plaisant à la non-résistance.

L'analyse remettra en question les position prises. Elle a fini par tenter de le faire chez le psychotique lui-même, qui paraît avoir fait une croix, planté une croix, sur son destin de sujet.

L'analyse remet toutes les "positions prises" en question. Nous le faisons ici ce soir aussi. Il y a de l'analyse dans l'air.

La pratique, les pratiques psychanalytiques, les psychanalyses, pour tout dire, ne parviennent pas aisément à sauvegarder l'intrication de la résistance et du sujet, du sujet et de la résistance, que je désignais et que j'essayais de décrire tout à l'heure. Elles paraissent au contraire tendre sans s'en bien rendre compte, à désintriquer ce couple. Elles voient, les unes, surtout la résistance, les autres surtout le sujet. Le sujet ne paraît pas beaucoup intéresser les premières, les secondes ne parlent pas volontiers de la résistance.

^o) quand elle rencontre le regard de sa mère.

Pendant ce temps, le "sujet en analyse" est incertain de savoir que penser du propos de l'analyste, de son intention, de son arrière-pensée, car il lui en prête, naturellement. Les siennes. La question qu'il se pose est : quelle est sa résistance ? Peut-on lui résister ? Il résiste lui-même à ce qu'il sait être arrière-pensée en lui. Il en vient très vite à penser : vaut-il la peine ? Vaut-il la peine de résister ? Ne serait-il pas plus simple de rester comme on est ? Rester, céder, fuir ? "Il y a une très grande satisfaction à me mettre dans la situation de rester "objet", dit "un sujet en analyse". "La satisfaction est d'être objet. Je ne veux pas que la femme se dise objet : objet de quoi ? De mon désir ? Mais c'est pas ça, mon désir !" L'ambivalence en face de la psychanalyse est universelle et le reste. Même si tout le monde en parle, si la philosophie s'y intéresse, si elle est partout, dans la presse, au théâtre, à l'université. L'intérêt ne dit pas les arrière-pensées. L'analyse fait apparaître les ambiguïtés de l'intérêt pour l'analyse. Elle dénonce le narcissisme inquiet de l'intérêt et remet en question les appuis des sujets les plus prestigieux et les plus assurés.

Je vous assure que je ne résiste pas, disent-ils. En tout cas, ce n'est pas moi qui le veut. Je ne demande pas mieux que de ...".

Chose admirable, tandis que l'analyse est maintenant partout, la résistance l'accompagne partout comme son double. C'est l'arrière-pensée. Elle n'est pas dans les conversations, ni dans les journaux, ni au théâtre. Mais dans l'analyse, on ne sait pas d'où les gens la tirent, sinon d'eux-mêmes. Elle est l'ombre portée de l'intérêt pour la psychanalyse, "das Unheimliche", l'inquiétante étrangeté. Nous, nous n'avons pas besoin d'en parler, si jamais on a eu besoin d'en parler comme on l'a cru. Pas besoin même d'y faire allusion. Il faut éviter même d'y faire allusion, éviter attentivement d'en prononcer le nom ou tout autre qui le rappelle. On s'en emparerait comme d'une arme contre l'analyse. La connaissance de la résistance sert la résistance.

Toutefois la résistance est au premier plan de l'intérêt de plusieurs praticiens, la clef de voûte de leur manière de penser l'analyse. Non pas le sujet. La résistance. Une question, pour eux est posée par l'analyse au sujet en analyse, et le sujet résiste à répondre à la question posée. La tâche de celui qui représente la question, c'est-à-dire l'analyse, serait d'analyser la résistance. Il faut donc qu'il y ait résistance. De là à favoriser la résistance, il n'y a qu'un pas, et presque une nécessité. La favoriser, la provoquer, comme si le secret devait être donné dans l'épuisement de la résistance. "Pourquoi vous me fâchez tout le temps, dit Richard, 3 ans et demi ? Pour que je pleure ?" Mais il ne pleure pas, et "ils" sont bien avancés !

Certes, l'analyse est une demande, une question posée. Le silence de l'analyste paraît attendre la réponse à la question que pose l'analyse: Que pensez-vous ? A quoi ? Pourquoi ne le dites-vous pas, qu'est-ce donc pour que vous ne le disiez pas, que vous ayez tant de mal à le dire,

quand vous vous taisez et quand vous parlez pour ne pas le dire ? Qui êtes-vous pour ne pas le dire ?

C'est une question qui est posée, qu'il n'est pas nécessaire de poser, parce qu'elle est posée.

On ne peut pas nier que le "sujet en analyse" est frappé par cela : l'analyse lui demande de parler. Même si Freud écrit : "Il leur propose de dire tout ce qui leur vient à l'esprit". Même s'il s'agit d'une proposition, et seulement d'une proposition, pour le sujet en analyse, la question est contraignante : "Ce n'est pas ce qui me vient à l'esprit qui m'arrête, dit un malade, c'est ce qui viendra après". Et si la pensée immédiate fuit, c'est parce qu'elle est entraînée par celle qui vient après, derrière elle. Le sujet ne sait pas où ça va l'entraîner, ou il le sait trop bien. Et comme on lui demande de le dire - pas seulement ce qui vient, mais ce qui vient après - il ne peut le dire, justement parce qu'on le lui demande. Plus que cela, il est certain que le psychanalyste le sait, ce qu'il doit dire, lui le psychanalysé, et qu'il attend, ce qui est sa façon, pressante, de demander, de forcer la résistance jusqu'à son effondrement.

"Donne, tu recevras. Si tu ne donnes pas, j'attendrai, tu finiras bien par donner, parce que tu as trop envie de recevoir de moi, dispensateur de tous les biens. Tu n'aimes que recevoir, etc.."

L'analyse rencontre, ici, les interprétations qui ont pu être celles de l'enfant, très tôt, dans ses relations avec sa mère et celles de sa mère avec lui. Interprétation sans doute antérieure à l'âge de l'éducation de la propreté.

La résistance à dire, le refus de répondre, dès qu'ils cèdent, font le sujet momentanément rassuré, tranquille, mais superficiellement et on n'est pas plus avancé. Le rappel de la relation ancienne, répétée, et l'interprétation par la répétition, laissent le sujet inchangé. "Qu'est-ce que ça peut bien me faire, de savoir ça, à quoi ça m'avance", dit-il ou pense-t-il, sans en rien dire.

On comprend qu'on ait fini par reconnaître l'insuffisance et l'inefficacité de cette manière de penser et de pratiquer l'analyse. On comprend que l'intérêt se soit porté, non plus sur la résistance, mais sur le sujet. Il ne s'agit plus de la résistance du sujet, il s'agit de sa question, de sa demande.

Vue plus réaliste, si même la première voulait l'être, absolument. Plus optimiste, aussi. On ne s'arrête pas à la résistance, on n'a pas l'idée, non plus, de la pousser dans ses derniers retranchements. On ne l'encourage pas, d'aucune façon, et on veille à ne pas l'encourager. On se penche sur le sujet. Cette manière de penser et de pratiquer l'analyse est tout à fait autre, à première vue, différente de l'autre, elle lui est presque étrangère.

Ici, la résistance sera la résistance à demander. Être sujet, ce sera demander. Et la demande se trahit de partout. Ainsi, par exemple, le même analysé qui ne voulait pas que la femme se dise objet, objet de son désir, parce que ça n'était pas ça, son désir, dira plus tard : "Si j'en parle, de mon désir, je deviens sujet". Mais il ne voit pas que son "discours" dit son désir, ce qui saute aux yeux du psychanalyste. Il n'a pas besoin de le dire. On le lui dira, on lui dira qu'il le dit à chaque instant, quand il ne le dit pas surtout. C'est un autre avatar du sujet, et surprenant. Il est donc sujet, non pas parce qu'il résiste, qu'il s'affirme en résistant, mais parce qu'il est demandeur. Demander, c'est être, être sujet. Résister ce n'est pas être, malgré Fichte que cite Sacha Nacht : "S'affirmer en s'opposant". Les crises de l'analyse, ou ses moments féconds, ce ne sont plus les moments où la résistance se durcit devant l'analyse durcie, où elle éclate exaspérée par une neutralité qui se dit bienveillante et qui s'applique à forcer la résistance, bienveillance à laquelle, neutralité à laquelle ni l'analyste, ni l'analysé ne croient, en vérité. Maintenant, le moment fécond est celui où le patient voit que sa résistance est vaine parce que sa demande est connue, manifeste, transparente, qu'il le veuille ou non. Le psychanalyste n'est plus celui qui fait peur parce qu'il connaît les désirs coupables - dont il assure qu'ils ne sont pas coupables - et les juge - sans les juger, mais celui qui déconcerte la résistance parce qu'il peut et sait lui dire quelle est sa demande. "J'attendais votre question", dit-il, non pas votre aveu, votre confession, votre honte, non, votre question. L'intervention est socratique. Le sujet a, à la fois, le sentiment d'être aimé, et pas seulement l'objet d'une bienveillance dosée habilement, et mitigée, il est deviné, non pas dénoncé. Ceci tient au fait qu'on n'insiste pas sur la résistance qui va de soi, et c'est vrai. Le psychanalysé, on l'imagine, considère le premier psychanalyste comme une brute menaçante, implacable, le second comme certains diraient quelqu'un de vraiment très habile, qui comprend, lui, tout et vite, ce qui lui plaît. Même l'angoisse qui peut venir d'être déconcerté, est supportable, parce qu'elle est perçue dans son efficacité immédiate, avec son efficacité immédiate.

Le premier des deux psychanalystes est manifestement un maladroit. Le second est plus que bienveillant et ne croit pas à la neutralité. Quant à ceci on ne peut que l'applaudir des deux mains. Quant à cela, on ne peut pas ne pas être préoccupé.

Si le premier type de psychanalyste laisse le sujet incertain quant à la possibilité pour lui d'être sujet ou non, le second lui donnerait plutôt le goût de s'identifier à un objet qui ne laisse pas de doute sur sa qualité de sujet à être sujet par lui, en lui, est tentant. Et pourquoi pas ? Mais justement, justement. Que devient la résistance du sujet, donc le sujet ?

C'est bien du sujet qu'il s'agit.

Il y a dans toute analyse - il est possible qu'il y ait, il doit y avoir - un moment où l'on ne sait plus très bien qui est objet et qui est sujet. Je l'ai indiqué déjà, moins nettement. C'est le moment où la réalité est mise en question, interrogée, critiquée, située, où l'analyse est sommée, de la façon la plus pressante, de dire sa nature, sa fin, son propos quant au sujet en analyse. Ici, l'un ou l'autre psychanalyste, la font ce qu'ils veulent ou peuvent, conscients ou non. Et de toutes façons, l'un et l'autre peuvent se donner les meilleures raisons d'en faire ce qu'ils en font. Ce moment est décisif, fécond ou stérile. Dès lors, les jeux sont faits. S'ils sont faits à ce moment-là c'est parce que le problème du sujet et celui de la résistance sont un seul et même problème.

Ce problème évoque une relation qui ne peut pas être mise en question. C'est à cette relation que tout ramène et se ramène, à elle que toute l'analyse se réfère, d'elle que tout découle, vers laquelle la pensée est orientée et plus exactement attirée à chaque instant je veux parler de la relation réciproque de la mère et de l'enfant. On dit »relation'. Je pense qu'il est bon et mieux de dire "lien". Relation est trop peu dire. Symbiose fait biologique et même chimique. Ce n'est pas à quoi la pensée se réfère. Et l'explication biologique n'épuise pas plus l'analyse que l'explication structuraliste. Je pense qu'il n'y a, en fin d'analyse, de transfert que celui de ce lien. Je veux dire ainsi que le dernier mot de mon expérience et de ma réflexion, c'est que, dès le commencement et jusqu'à la fin et tout au long du déroulement de la cure analytique, je ne peux pas cesser un instant d'être attentif à saisir ce qu'il en est advenu de ce lien. Qu'il s'agisse de la vie relationnelle actuelle, de l'Oedipe, de l'analité, des conflits, des choix, des désirs, des angoisses, tout ramène à ce lien, à son histoire, à son destin. Il est là, au-delà de tout, proche, vivant, caché, oublié, difficile, présent. Et donc dans le transfert et le contre-transfert. Il arrive que l'on soit amené à reprendre en analyse des sujets à qui il ne manquait plus que ça, la reconsidération du lien à la mère, et c'était le tout de l'analyse qui était reconsidéré, comme s'il n'y avait pas eu analyse.

Les deux manières de penser l'analyse dont j'ai parlé, celle qui insiste sur la demande de l'analyse au sujet et celle qui se penche sur la demande du sujet à l'analyse, retiennent, chacune pour son compte, l'une ou l'autre des deux données dominantes de ce lien de l'enfant à la mère et de la mère à l'enfant. Deux demandes. Ce lien peut être, en effet, traduit en termes de demande : la demande de l'enfant à la mère, la demande de la mère à l'enfant, intriquées. Il ne s'agit que de demander dans ce lien. C'est pourquoi lien convient mieux.

L'importance de ce lien et sa force persévérante sont soulignés avec insistance par Freud dans "Un souvenir de Léonard de Vinci" (1^{ère} édition en 1910). Accompagnées des reproductions que vous savez et

de la Sainte Anne, en particulier, ses affirmations sont saisissantes. Marie est entre les genoux de sa mère. Elle tend les bras pour retenir l'enfant qui se porte vers l'agneau du sacrifice. "Heilige Anna selbdritt" "Le sourire ensorceleur, écrit Freud, laisse deviner qu'il s'agit d'un grand secret d'amour..." (p. 163). Et il décrit "avec quelle lenteur Léonard s'arrache ... (p. 194), sans s'arracher d'ailleurs. On ne résiste pas à l'idée que lui-même, Freud, avait quelque vif sentiment de ce grand secret.

Par ailleurs, en 1931, dans son article sur "La sexualité de la femme", Freud rapporte que tout ce qui avait un rapport avec l'attachement précoce à la mère lui avait échappé dans sa pratique de l'analyse et qu'il lui avait été longtemps difficile d'aller au-delà du transfert paternel intense que ses patientes faisaient sur lui. L'importance de cet attachement à la mère, précédant la dépendance à l'égard du père, et sa durée, l'auraient frappé comme un fait nouveau. Et Bowlby commente en disant "Le fait que Freud n'ait pu donner à ce lien précoce toute l'importance qu'il avait, jusqu'à la dernière période de ses recherches, a eu (a toujours) des répercussions très grandes sur les théories analytiques". ("Le lien de la mère et de l'enfant").

Je dois insister sur le fait qu'il est évident que, plus l'analyse avance, se déroule, se dépouille, plus il est clair qu'il ne s'agit plus des traits particuliers de la mère du sujet, ni même des plus déplaisants ou sévères. Il ne s'agit plus, dans cette analyse, que d'un enfant qu'une mère a fait et d'une mère qui a fait cet enfant. Ils se posent l'un à l'autre une question de vie ou de mort, la question de vie ou de mort. L'apparition de ce lien, avec cette question, dans l'analyse, peut être prévue ou imprévue, dans le premier rêve ou dans le dernier, ou dans l'un et l'autre, et dans bien d'autres. Et cela peut être, en effet, étonnant, saisissant même. Il y faut "le temps pour y revenir". Je ne pense pas que la rupture du discours y soit favorable.

Autre affirmation, je ne partage pas du tout l'opinion de Bowlby dans sa note, p. 1, lorsqu'il dit : "Bien que tout au long de cet article, j'emploie le terme de mère et non d'image maternelle, il est sous-entendu chaque fois qu'il s'agit de la personne qui tient lieu de mère à l'enfant et qu'il s'y attache davantage qu'à sa vraie mère". La psychothérapie d'enfants abandonnés, placés en nourrice, adoptés, convainc, au contraire, que ce n'est pas à la personne qui s'occupe de lui et lui "tient lieu de mère" que s'adresse l'enfant, que parle l'enfant. Toute psychothérapie de l'enfant qui le méconnaît passe à côté du destin de l'enfant °.

°) Il y a toujours une autre mère que celle dont on parle : la mère connue et perdue.

On dit aujourd'hui, paraît-il, en salle de garde où presque tout le monde est "en analyse", ou est en passe d'y être, ou hésite à s'y mettre, on dit, paraît-il, "qu'on a parlé jusqu'ici surtout de la mère.

Je ne partage pas cette opinion. Ou du moins, s'il est vrai qu'on a beaucoup parlé de la mère, on n'a pas tout dit de ce qu'on doit en dire. On a parlé de la mère frustrante, rejetante, et interdite. On l'a appelée phallique. Or, si on peut lui appliquer la qualité de phallique, c'est parce qu'elle est créatrice, qu'elle donne la vie. Ainsi en parle Freud dans "Léonard". Les grandes mères psychanalytiques, vous les connaissez l'une est fameuse par sa doctrine de la mère destructrice, l'autre est intouchable, une troisième est touchée à tout. On ne les entend pas parler de la mère qui donne la vie. Et je note que la psychanalyse ignore la terre. Bachelard seul ... mais il n'est pas psychanalyste. Comme lui, je n'aime pas les arbres en pot, si luxuriants, savants que soient leurs feuillages. Je les trouve souvent amusants, comiques même. On tire sur leurs troncs grêles. La racine vient avec, trop facilement. Je parle ici, racines, de vraies racines, solides, résistantes, plongées dans le sol, et de ce sol.

Bien sûr, la psychanalyse s'est attachée à élucider les malaises des hommes, à signaler les rapports névrotiques, les conflits, les débats de l'homme avec l'homme. Elle a décrit ces débats, démasqué les rejets, démasqué les défenses, décrit la maladie psychologique. Mais dans la situation thérapeutique, si je perçois les traits de la névrose, c'est un peu comme quand je lis une carte topographique, cherchant ma route, ou un dessin d'enfant où il n'y a pas de personnages. Un personnage est là, au contraire, dans l'analyse, et c'est un enfant. S'il peut oublier, si je peux oublier que l'analyse est relation, elle est là quand même la relation, et "le matériel dans lequel il faut puiser", comme dit Freud en nous conseillant de ne pas nous en éloigner, c'est ce lien transféré dans sa force. Au-delà de la défense organisée, il y a un être vivant. Il veut savoir si je donne ou si je détruis la vie. Nous pouvons nous étonner qu'on ne nous éjecte pas plus souvent avec plus de fracas, que nous ayons un tel prestige, nous, c'est-à-dire la psychanalyse, un tel pouvoir, un tel attrait, et qu'on soit si docile. Cela veut dire quelque chose. Cela veut dire que le niveau de l'analyse, c'est celui du lien de la mère avec l'enfant. Je ne pense pas que le sujet en analyse s'attache davantage à l'analyste qu'à sa vraie mère, mais la force du lien psychanalytique dit la force du lien à la mère.

C'est pourquoi je pense qu'il est possible de dire maintenant que la plus grande résistance, dans l'analyse, c'est la résistance à recevoir. Non pas la résistance à donner, dont les manifestations sont cousues de gros fil. Non pas la résistance à demander, qui se dissimule mal, mais la résistance à recevoir.

Je m'explique. Il y a là une observation susceptible d'éclairer d'un jour très particulier la situation comme la pratique analytiques.

Il est impossible de forcer à recevoir qui ne peut recevoir. On peut encore forcer à donner, même à contre-cœur, ou à demander, sans conviction °. La dureté, ni l'habileté, ne peuvent rien avec qui ne peut recevoir. Si nous recherchons une décantation de la pratique analytique, ou mieux un émondage de ses luxuriances ou de ses complications, la résistance à recevoir nous y oblige. Elle exige le dépouillement le plus grand de la technique, de la position thérapeutique^{oo}. Je ne dis pas une simplification, ni une plus grande facilité. Je dirais, plutôt, une plus grande unité. Et pour le psychanalyste un non-engagement qui tiendra plus à sa manière de penser l'analyse et son objet qu'à sa personne. Ce qui peut être très conforme au vœu de Freud pour qui la technique analytique qu'il a élaborée "à ses dépens", comme il dit, doit éviter un excès d'effort au médecin et ouvrir tout grand au malade l'accès de son inconscient.

Ce que j'expose m'a été enseigné à mes propres dépens, en vérité.

Ce lien, vous allez me le rappeler, est très vite menacé. Il y est porté atteinte inévitablement, et même impitoyablement. Tout concourt à faire du lien qui ne peut pas être mis en doute, ni oublié - et qui ne peut pas rester hors de l'analyse - une relation. La dynamique intérieure de l'enfant et celle de la mère y contribuent. Un jeu étrange s'engage entre eux dans l'ambivalence où le déploiement des désirs de l'un et de l'autre les jette de plus en plus. Un critique d'art, l'Italien Angelo Conti, qui voit au Louvre Mona Lisa del Giocondo dans un rayon de soleil, la décrit : "Buona et malvaggia, crudele e compassionevole, graziosa e felina, ella rideva ..." (Un souvenir..., p. 140). Il a l'idée que le sourire ensorcelant qui dit un grand secret d'amour, devient, à de certains moments de vérité crue, narquois, ironique même.

Ainsi, ce qu'il est pour elle, ce qu'elle est pour lui, son rejet, leur rejet réciproque font bientôt comme un écran qui paraîtrait pouvoir faire oublier la satisfaction qui fut la leur. Cet écran a été examiné à la loupe par la psychanalyse. Il me paraît, cependant, que si on a quasi épuisé l'examen des phénomènes qu'on a appelés frustration, rejet, etc. et leurs effets, chocs directs et chocs en retour, on n'a pas donné son importance et son sens au refus de la frustration par le sujet. On a bien décrit et établi la nomenclature des moyens par lesquels il a pu normalement ou pathologiquement s'en protéger, on ne s'est pas soucié de dire pourquoi il mettait tant d'ardeur à s'en protéger. Dira-t-on que c'est parce que ça va de soi ? Mais on ne serait pas plus avancé. Et je voudrais bien savoir pourquoi on ne le dirait pas.

°) en s'exhibant.

^{oo}) de la pensée analytique.

Il est vrai que je suis, comme on sait, à l'âge des questions. Ca n'est pas, à mon avis, un mauvais compliment. Ça rajeunit.

Car, enfin, il est manifeste que le sujet organise ses défenses contre ce rejet, et que l'attachement persiste. On a montré que les défenses sont toujours plus ou moins fortes ou plus ou moins vulnérables. On a montré l'effort fourni pour les reconstruire toujours et encore, et la dépression, et la dissociation qui menace le sujet. L'analyse veut faire échapper à cette situation et même à ses risques extrêmes. Ce n'est pas en expliquant ces phénomènes et leurs mécanismes qu'elle y parvient.

Quand l'analyse avance dans son chemin, un moment vient où il serait bon de savoir pourquoi ce lien persiste comme il persiste. Et pourquoi le désir de l'enfant rencontre toujours le désir de la mère, même après qu'ils aient été heurtés comme ils ont pu l'être. On voudrait le savoir parce qu'il devient évident qu'il y a quelque chose de pareil dans la relation analytique. On perçoit vivement que cette relation est basée sur un lien tenace. Je ne dis pas "névrose de base". Je dis lien à la base.

Il ne s'agit pas ici, pour moi, en ce moment des pourquoi de Freud dans "La science des rêves" par exemple (cf. p. 556 et suiv.) qui l'amènent à son interprétation par l'hallucination de la satisfaction du besoin, c'est-à-dire par le désir. Mon pourquoi concerne ce soir la situation analytique et la pratique analytique. La vérité qui s'affirme ici est une vérité à La Palisse : ce lien subsiste parce qu'il a été. Il aurait pu ne pas subsister. Mais c'était le lien avec la mère. Y aurait-il d'autres raisons pour qu'il ait subsisté ? Eh ! oui, toutes les raisons utiles à sa conservation, utiles à le protéger, et en particulier toutes celles qui consistent à le nier, à l'oublier. Oublier est le meilleur moyen de se souvenir. Se rappeler est une autre affaire, une autre entreprise, une entreprise.

Je suis, dès le premier instant, la mère du sujet en analyse. Voilà la seule considération qui peut, dans une certaine mesure, faciliter l'entreprise analytique. Voici le signe de son caractère déréaliste. Surtout quand le sujet est allongé sur le lit d'analyse et moi, assis derrière sa tête, "sur une chaise". Anne Berman a laissé tomber les mots "auf einem Stuhle". La chaise évoque la mère assise près du berceau.

On recueille sur cette situation des mots comme ceux-ci : "Tout prend un sens ridicule". Et aussi "Je vous déteste dans la mesure où vous me mettez dans des situations assez piteuses". Le même parle de ce qu'il appelle "l'aspect minable et trouble de cette situation allongée". Et il commente en disant qu'il a "plus besoin d'être admiré qu'aimé...". "Je tiens à être prestigieux et séduisant, pour avoir cette émotion voluptueuse".

Celui-ci sait la force du lien de la mère et de l'enfant. Mais il ne veut pas qu'il en soit question. Il dira encore : "Si vous étiez une femme, si vous ne m'étiez pas hostile, comme si on me demandait de manger un plat de méchanceté, un plat de cauchemar. J'ai trop à redouter de l'hostilité à l'égard des autres". Le voici indiquant comment l'issue de la relation avec la mère détermine toute relation ultérieure. Avec le père, donc. Et pour terminer sur cette situation : "Je m'en veux de ne pas arriver à mes fins, d'être faible, d'être étalé".

Quelqu'un d'autre s'efforce à comprendre et dit : "C'est l'impression de rejet qui me fait croire qu'il y avait de l'amour avant. Il n'y avait rien ! C'est le rejet qui donne cette idée". Et après un silence, je l'entends qui dit : "Avant, avant !".

L'un et l'autre savent la force du lien à la mère. Celui-ci subit le rejet et ne peut s'y résigner. Bon pronostic. Celui-là, buté dans son rejet du rejet, ne reconnaît le lien à la mère que dans ce rejet. "L'angoisse, dit-il, c'est de ne pas savoir l'intention des gens". Mais l'un et l'autre attestent qu'ils savent la force du lien de la mère et de l'enfant.

J'ai prêté, comme vous pouvez le voir, une oreille très attentive aux propos du plus buté des deux sujets. Il a été en analyse pendant plus de trois ans. Il avait 36 ans quand nous nous sommes rencontrés. Dès le début son ton, son débit, frappait par une sorte de dureté très contrôlée, une grande assurance de la pensée et de l'expression, un peu prétentieuse, appuyée sur une formation universitaire poursuivie avec une application et une avidité de savoir exemplaire.

L'analyse a été longtemps l'expression d'une révolte violente du sujet contre son père. Cette violence voulait être contenue, mais elle échappait parfois dans des appréciations d'une sévérité implacable et marquée, chez le fils, d'un orgueil et d'un mépris rares. L'attachement du fils à la mère n'a été qu'approché, et exceptionnellement. Ce que j'ai déjà cité montre surtout le refus de ne rien recevoir d'elle, refus qui tient à l'attachement qu'il ne veut pas dire. Cette violence envers le père était déjà sujette à caution. Elle ramène au refus de toute tendresse de la part de la mère, refus justifié par tout ce qui a pu être interprété comme refus de tendresse. Mais le refus entretient la tendresse niée. Et la tendresse, même niée, excite le violence contre le père. "Je n'arrive pas à vous annexer, dit-il. Est-ce que je dois vous annexer ? Je colle à ma mère". Il nie tout conflit ; "De la déception, dit-il, de l'amertume, mais pas de conflit. Reproches qu'elle est une nonne, une sainte femme, mais pas de conflit". Il ne veut ni recevoir, ni perdre. Il n'y a pas de conflit, dit-il. "Je vous vomis", 'je vous couperais les seins, si vous en aviez...". Quand approche la fin, il résume sa position en disant : "Si je me laissais aller, je perdrais mes défenses. J'aurais l'air dadais".

La fin est arrivée, que j'ai voulue. La dernière séance a été pareille à toutes les autres, dans son rythme, lent, lourd et insistant, à la fois et dans son ton, dur, buté, boudeur. J'avais voulu en conserver, disons, le texte. L'intérêt exceptionnel qui pouvait être celui de cette dernière séance justifiait mon projet. La lenteur du début en facilitait la réalisation. Le voici :

"J'ai découvert, dit-il, une chose depuis hier. Je suis un paranoïaque qui s'ignore. C'est à cause de ma surestimation et de mon masochisme. Je suis vexé. Je ne suis pas maître ici. Je m'aperçois que ce n'est pas vous, c'est moi qui me cause ça. Les gens n'existent pas, dans la mesure où on ne peut pas les utiliser. Je rencontre toujours votre silence. Vous ne me dites pas "Oui., c'est ça". Le narcissisme avide, et aussi mon masochisme, est venu de l'échec. La souffrance est comme le tremplin pour relancer le plaisir. Je suis comme les alpinistes qui côtoient les précipices pour le plaisir de se sentir vivre. Je veux ravoïr les gens dans de meilleures conditions en étant mûr. Vous ne me dites rien. Vous ne m'approuvez pas. J'ai fait un rêve : 40 morts, personnel du centre. Deux garçons d'un groupe de grands. Plus de nouvelles. Ils couchaient dans une baraque. Quelqu'un va voir : ils ne bougent plus. Ils sont morts. On va. Cave. Rez-de-chaussée. 40 morts décomposés, méconnaissables. Certains sont une espèce de bouillie de corps. Certains ont des arêtes. Une femme en slip blanc. On ne voit pas la tête. Enquête par trois ou quatre du centre. Le gaz ? Non, la pourriture. Ca avait quelque chose de grisant, de formidable, d'énigmatique, de captivant, leur mort, leur état, leur immobilité. Sensationnel. Surtout ce corps de femme : je ne dirais pas un triomphe, mais quelque chose de cet ordre : de la joie du vainqueur face au vaincu, de la possession, ces gens arrêtés dans leur vie; anéantis. Ils étaient là quand même.

Relation entre cette hécatombe et ma position dans la vie : sensualité, surtout destructrice. Je suis parti d'ici hier, sensation que je viens d'avoir : je vous raconte le rêve, je vous parle, sensation que vous étiez dans une position et que c'est moi qui me mettais dans une situation infantile, seule manière de m'adapter ici. Je ressentais que c'était comme ça qu'il fallait que je fasse. J'ai appris à le faire. Deux situations : d'homme à homme, et puis la mienne ... (silence) et puis la mienne, névrotique, indépendante, révoltée. Les gens me prennent pour quelqu'un de doux et d'arrangeant, parce que c'est ma nature d'être arrangeant. Prétention. Je sens que je trompe les gens, les gens ne se rendent pas compte, je me fiche pas mal de ce qu'ils demandent. Impression que je me moque des sujets en question. C'est pour ça que je crois moi-même que je ne peux pas faire d'analyse didactique. Les gens me feraient trop de problèmes et je me ficherais des gens, j'en tirerais des satisfactions pour moi. Ce qui m'importe maintenant, c'est de sortir de là. La supériorité des autres m'est intolérable. C'est un défi à ma vie. Souvenir : une maison gardée par des soldats. Officier allemand dans une voiture noire. L'existence des autres m'est nécessaire, mais c'est un défi.

C'est le cas ici. Vous m'êtes nécessaire et la situation est pourtant intolérable. Vous connaissez toutes mes misères. Vous ne composez pas.

Histoire des cabinets. Beaucoup plus voir ce que j'aimais que voir de la peau. Caresse subtile. C'est pas la personnalité, c'est la vie. Je vous demande d'accepter de poursuivre mon analyse".

C'est un texte ... intéressant, n'est-ce pas ? On y trouve un curieux mélange de culture et de maladresses dans l'expression, du sens des conflits et de la négation des conflits. Vous avez noté le goût des mots qui devraient tout dire, qui ont l'air d'épuiser le sens, mais qui, en fait, l'évitent. J'aurais pu cent fois glisser le mot "phallus" dans une interprétation, d'autant qu'il s'agissait, vous l'avez entendu, d'une analyse didactique. Mais il s'en serait emparé comme d'un biberon vide, Et pourtant il est phallus de sa mère, la création, la créature de sa mère, objet de son désir, pour elle peut-être, pour elle, sans doute, et sûrement, en tout cas, et c'est l'essentiel, dans sa pensée à lui. Si j'avais dit ""angoisse de castration", tout était perdu. Elle était verbalisée, c'est-à-dire évitée. Le ronron des mots, et des plus grands, endorment, tuent le sujet.

Et je serais le maître ? Non, la mère. Je dirais même, non pas le cher maître, mais la chère mère.

Ce texte, et cette analyse, font l'impression d'un "suspens" morne, marqué par la déception et la méfiance de celui qui n'a pas obtenu ce qu'il voulait à tout prix, c'est-à-dire le oui de la mère. Il refuse d'entendre que ce oui ne puisse plus être possible, s'il l'a été. Il n'est, dès lors, plus que oui à lui-même. Le sujet est ainsi prisonnier de son refus de tout sevrage. Evoquer même le sevrage est dangereux. C'est évoquer l'amour reçu.

"De fait, le garçonnet, écrit Freud (Nouv. conf., 1932) quand il rappelle comment est née la nouvelle conception de l'angoisse, le garçonnet redoute les exigences de sa libido : en l'occurrence, il s'effraye de l'amour qu'il ressent pour sa mère. C'est donc bien d'une angoisse névrotique qu'il s'agit. Toutefois, la menace intérieure perçue par le petit garçon n'est redoutée de celui-ci que parce qu'elle est susceptible d'évoquer un danger extérieur auquel il faut échapper par le renoncement à l'objet aimé. Dans tous les cas étudiés, nous obtenons un résultat semblable. Avouons-le, nous ne nous attendions pas à voir le danger instinctuel conditionner et préparer le danger extérieur". (C'est la traductrice française qui dit "instinctuel". Pour Freud, il s'agit de la pulsion, de "Trieb").

Nous ne connaissons que la pulsion, et le jeu des pulsions. Et le refoulement. Et la nostalgie. "Liebe ist Heimweh". Pour la mère, pour l'enfant. La paranoïa - sans aller jusqu'à la maladie mentale -, celle qui menace chaque sujet et qu'on peut ou craindre ou utiliser, ou

les deux à la fois, la vieille paranoïa veille. Traduction libre de Péguy. Le psychanalysé et le psychanalyste, dans la réévocation et la réactivation du grand secret d'amour, sont menacés. C'était le sens de l'une de mes interventions aux récentes "Journées d'automne", de notre Société. Le rapporteur, à qui je m'adressais, a admis très simplement qu'il n'avait pas pensé à cela, ce qui pouvait signifier qu'il restait sensible au fait que "l'aventure paranoïaque" pouvait se retrouver dans l'aventure psychanalytique. Moi je pensais à la sottise possible du psychanalyste, à sa maladresse possible ou à son incompetence, sa présomption, son habileté même, si elle est abusive, et elle peut l'être. Elle peut être mieux intentionnée que bien inspirée. Je pensais à la dépendance du sujet. Je pensais aux phantasmes : ceux du psychanalysé sur la personne et le rôle du psychanalyste, ceux du psychanalyste sur le sujet en analyse.

Aventure, drame, pour employer la terminologie de Politzer, événement existentiel : l'analyse amène à retrouver la mère pour la perdre.

C'est ici que je parle d'angoisse de castration.

La perte peut être refusée. Et de combien de façons. On n'en dénoncera jamais toutes les habiletés. Il y a cent façons de recevoir pour ne pas recevoir, de perdre pour ne pas perdre. Le refus de la perte entretient le lien. Chez mon sujet, le désir de recevoir se traduit par le refus d'être rejeté. Mais il reste dans l'impossibilité de me dire, à moi, son attachement à sa mère, c'est-à-dire son lien avec elle, qui est en moi, pour lui. Son refus est sa façon, à lui, de proroger ce lien. Il veut éviter l'angoisse à tout prix. Le ton, le rythme, chez lui, disent l'effort qu'il fait. Lâcher, ce serait être lâché. Mais être lâché n'est pas lâcher. Le risque d'être lâché est le plus dramatique. Quand mon sujet me demande sur un ton solennel, de poursuivre son analyse, je ne sais pas si c'est parce qu'il est prêt à être lâché. Il pourrait tout aussi bien signifier : "Encore, encore, que je puisse encore refuser". Car il veut et sait éviter l'angoisse de castration.

Il faut en finir, non seulement de cet exposé, mais de cette situation dans l'analyse, surtout.

Ma pratique analytique se préoccupe de la résistance à recevoir. Elle a été conduite ainsi à reconnaître la force originaire, et primitive, du lien de l'enfant et de la mère. La puissance, la solidité, la ténacité de ce lien qui ne saurait être mis en doute. S'il n'était que phantasmé, tel qu'on le voit émerger dans l'analyse, sa force n'en est pas moindre. C'est un phantasme bien étayé, bien assis.

C'est pourquoi, retrouver la mère pour la perdre, arrête, dès le départ, ou au milieu du chemin, ou in extremis, dès que le drame est pressenti, ou quand il paraît inévitable. Il s'agit d'affronter l'angoisse de castration.

Victor Smirnoff, dans un mémoire récent sur une fin d'analyse, emploie, pour définir cette fin, l'expression : "échapper au désir de l'analyste". L'analysé dit, lui, "qu'une vie nouvelle commence". Je dis, moi, "échapper au désir de la mère". Et le sujet dit : mes relations sont transformées, avec ma mère, mon père, les gens, quoi. A condition que la mère soit, dans l'analyste, retrouvée et perdue. On ne peut pas ne pas aimer sa mère. Au travers de l'angoisse de la perdre, si elle est affrontée dans l'analyse, parce que l'analyste mère a été vu, le lien devient autre. Avec l'analyste aussi. Tout à fait autre. On aime la mère autrement. Et n'importe qui autrement. Qu'il le veuille ou non, d'ailleurs. Peu importe.

Si je cherche à préciser ce qui est advenu, je retrouve une formule employée naguère, qui n'a pas plu à quelqu'un, mais qui a enchanté certains, qui ont bien voulu retenir l'humour du mot. Ce qui s'est passé, c'est qu'on a pu dire merci et adieu, d'une façon ou de l'autre. Evidemment, on ne peut pas dire merci si on ne peut pas dire adieu. On ne peut dire que : " encore, encore". Et inversement : on ne peut pas dire adieu, si on ne peut pas dire merci. On peut transformer profondément la relation. En disant merci et adieu. A la mère, en pensant au lien qui n'est plus mis en doute, dès qu'on en sort, au psychanalyste, avec qui le drame d'échapper au désir est vécu. Après quoi vient l'humour^o, l'amitié, la vie commune possible. Et le goût de poser des questions partagé.

La mort n'est plus celle qu'on souhaite à l'autre ou qu'on subit. Elle vient. La scène primitive est reconnue dans son sens, frustrant et créateur.

Je vous rappelle mon début. Une vie commune paraît possible entre psychanalystes qui ont dit merci et adieu au psychanalyste-mère, après qu'il ait pu être reconnu comme tel. On aurait ainsi des gens qui sauraient recevoir et qui sauraient perdre. Ça marcherait peut-être. Mais, encore une fois, les relations des hommes entre eux ne sont ni simples, ni faciles. La vieille paranoïa veille. La paranoïa des familles, justement.

Je ne peux pas me priver de terminer en posant une question : "Est-ce que ce ne serait pas quand même le phallus qui serait, si j'ose dire, à voir de plus près ?" La base freudienne de cette notion est étroite. Il faudrait peut-être y revenir.

Je pense en avoir préparé la reconsidération en parlant de la résistance du sujet, comme je l'ai fait ce soir.

^o) l'humour avec lequel une discipline peut être acceptée.

FRUSTRATION ET GRATIFICATION
FACE A LA REVENDICATION DANS LA
PSYCHOTHERAPIE DES ENFANTS ET DES
ADOLESCENTS

(Journée Internationale des Centres Psychopédagogiques
juillet 1954 - PARIS)

Les expressions de "frustration" et de "gratification" évoquent deux aspects du comportement du psychothérapeute qu'on a distingués avec insistance ces derniers temps. Je ne pense pas qu'elles ne concernent que l'activité particulière du psychothérapeute. Je pense, par contre, que la psychothérapie démarque d'une manière très nette l'importance des attitudes frustrantes ou gratifiantes, leur efficacité ou leur effet néfaste dans l'action que nous exerçons en faveur des enfants, des adolescents et des adultes. La psychothérapie est, en effet, à la pointe de cet effort immense poursuivi actuellement en faveur de ceux qui souffrent de troubles de l'adaptation aux conditions de la vie et de notre vie. La base de départ de cet effort s'étale de l'examen physique à l'examen psychologique. Et la masse tout entière, toujours plus nombreuse, plus diverse, plus lourde aussi de ceux qui y participent est liée par la nécessité d'un rendement efficace, non pas tout d'abord au point de vue quantitatif, mais au point de vue qualitatif. La psychothérapie fait bien apparaître les problèmes qui se posent à toutes les étapes de l'intervention et même au médecin quand il doit établir le diagnostic et prescrire les interventions ultérieures désirables. Et l'activité des testeurs comme celle du psychologue qui reçoit les parents posent le même problème, leur attitude étant déjà ou frustrante ou gratifiante.

Le psychothérapeute qui demande, je dirai, définitivement compte à l'enfant de ce qu'il pense, veut, fait et ce qu'il attend de son interlocuteur ne peut pas échapper à la rencontre de ces questions qu'implique un comportement psychothérapeutique. Et si nous devons de plus prendre clairement conscience de l'unité de ce grand effort que nous poursuivons tous ensemble, il reste certain que l'efficacité ou la nuisance de l'attitude des uns et des autres sont perceptibles plus qu'à aucun autre moment dans l'intervention psychothérapeutique. A ce moment, les possibilités

et les exigences réelles de la cure apparaissent inévitablement tôt ou tard. Il s'agira tantôt des possibilités et des exigences de l'enfant qui y est soumis, tantôt des possibilités de la méthode elle-même et de celui qui l'applique comme aussi ces exigences qui peuvent légitimement lui être imposées.

On comprend que les notions de frustration et de gratification aient en ce moment la vedette. Alors que la pensée psychanalytique et l'application multiforme de ses découvertes se répandent de plus en plus, il est bon que les conditions de l'efficacité de toute intervention soient rappelées, précisées et démontrées.

Mais je dois ajouter encore ceci : quand je dis "frustration et gratification en psychothérapie", je pense à une psychothérapie d'inspiration psychanalytique. Ce qui revient à dire que je pense à l'attitude psychanalytique dans son originalité. Parler d'inspiration psychanalytique, ce n'est pas, dans mon idée, minimiser ce point de vue. Il ne s'agit pas non plus d'une dilution d'un dosage faible. Il s'agit bien d'un point de vue dans son originalité toujours pareille à elle-même qu'il s'agisse de psychanalyse, de psychothérapie, de rééducation ou même d'éducation. En particulier, il ne s'agit pas d'arriver à la conclusion qu'il y a, par exemple, plus de gratification en psychothérapie et plus de frustration en psychanalyse, le psychanalyste ayant le droit ou le devoir, sinon le plaisir et le privilège, de frustrer.

De toute façon, la psychothérapie n'est pas une psychanalyse délavée pour des conflits superficiels. La psychanalyse sera peut-être indiquée pour des conflits plus profondément structurés mais, psychanalyse ou psychothérapie, les conflits sont toujours du même ordre, entre les mêmes instances de la personnalité.

Il faudrait préciser cette originalité de l'attitude psychanalytique, Celle-ci apparaîtra inévitablement au cours de cet exposé. Je puis toutefois indiquer dès maintenant que dans son originalité l'attitude psychanalytique implique essentiellement le dépassement de l'opposition de la haine et de l'amour, de l'agressivité et de la passivité, de la frustration et de la gratification, du sado-masochisme, en un mot. Elle est au-delà.

Or l'impression qui nous est donnée, c'est que tout serait positif et efficace dans la frustration, que tout serait négatif et nuisible dans la gratification. Mais la gratification, dans sa fonction et dans son contenu, a-t-elle été vraiment examinée, étudiée ? Sa définition même est incertaine. Elle se caractérise jusqu'ici seulement comme un geste qui échappe, comme une identification inavouée et coupable, comme une faiblesse. Elle atteste du jeu des concessions régressives aux revendications régressives de l'enfant, Elle identifie le mauvais psychothérapeute, car il y a les bons et les mauvais. Mais, à faire si bonne réputation à la frustration et si mauvaise à la gratification, on court le risque de fausser les perspectives. On méconnaît la possibilité, pour la

frustration d'échecs par abus, on méconnaît la place et la fonction réelles de la gratification dans l'action psychothérapique. On sait bien, cependant, ce qui peut se cacher d'agressivité derrière les manifestations d'amour, ce qui peut aussi se cacher d'amour insatisfait, de revendication d'amour derrière les manifestations frustrantes. L'attitude frustrante a aussi des gestes qui lui échappent. S'il y a un orgueil d'être gentil, il y a un orgueil d'être méchant, un orgueil d'être chirurgien et un orgueil d'être homéopathe, un orgueil de couper et un orgueil de ne pas couper.

I

Il faudrait pouvoir replacer le problème dans son exacte perspective. Pour cela, on ne peut pas éviter de réévoquer les conditions dans lesquelles le petit de l'homme se développe. Ces faits sont bien connus.

1°) Nous savons ainsi, tout d'abord, que l'enfant se développe à la faveur d'un certain nombre de satisfactions et que certaines parmi celles-ci, à certains moments, lui sont refusées, qu'elles sont, du moins, soumises à certaines limitations ou à certaines modifications, à propos de quoi on a pu parler justement de frustrations. Certaines de ces frustrations sont manifestement pernicieuses, soit en raison de leur gravité, soit en raison de leur incohérence. Mais, adéquates, les mêmes frustrations peuvent être dites bonnes si l'on considère les exigences du développement de l'enfant. On comprend que celui-ci soit atteint profondément par les premières. Cependant, il est un fait certain, c'est qu'il ne supporte pas toujours aisément celles que je dis bonnes. La plupart des hommes en garde quelque peine plus ou moins secrète, quelque retentissement prolongé. L'enfant est passé ainsi de l'expérience de l'amour à celle de la frustration.

2°) C'est pourquoi l'enfant met très vite toute son énergie à ressaisir les objets de satisfaction qui se dérobent, à se réinstaller dans les situations d'où il est chassé. Son pouvoir fantasmatique vient à son aide pour cela, il s'y réfugie et s'y complaît. On ne croit vraiment à la réalité de ces faits que lorsqu'on s'est cassé le nez quelquefois en psychothérapie pour n'en avoir pas tenu compte. C'est aussi ainsi qu'on apprend que tout cela est réellement transféré dans la situation psychothérapique, dans ce qu'on appelle le transfert qui réactive tout le vécu, satisfactions, frustrations et revendications, la situation psychothérapeutique étant une véritable provocation qui s'adresse à la fois aux défenses régressives et aux moyens évolutifs, disons progressifs de l'enfant.

Je m'excuse, auprès de ceux d'entre vous pour qui ces faits sont devenus des évidences banales, de les rappeler encore. Mais il est certain que notre tendance naturelle (régressive) à la facilité, une certaine préférence pour l'optimisme souhaiteraient qu'il n'en soit pas ainsi et que l'enfant soit naturellement enclin au désir de devenir autonome.

Mais quand nous sommes devant l'enfant, nous savons d'une certitude parfaite qu'il est là avec son expérience entière, avec l'alternance vécue - peut-être encore en plein développement - des gratifications et des frustrations de son éducation dont son anamnèse nous signale des éléments sur lesquels nous faisons déjà quelques hypothèses de travail. C'est une bonne chose, d'ailleurs, que de revenir souvent à l'anamnèse, mais il faut toujours compter qu'on devra peut-être y ajouter des faits passés inaperçus. Parfois aussi, certains éléments de ces anamnèses reprennent un jour un intérêt nouveau.

Mais, dans le transfert, ce qui apparaîtra mieux encore, ce sont les réactions intimes de l'enfant lui-même à ce qui lui est arrivé. Entre les trois faits que j'ai retenus, la gratification, la frustration et la revendication, cette dernière est l'expression même de la réaction de l'enfant, de sa position psychologique. Il importe d'en bien connaître les signes et le contenu qui est variable et toujours significatif. L'énergie qui portait à la satisfaction du besoin, à la satisfaction du désir, passe toute entière dans la revendication. On sait quelle ténacité l'enfant peut y mettre. Tantôt elle le pousse à des réactions asociales qui peuvent être graves. Tantôt elle couve sous les inhibitions et les refus et on peut encore l'entendre dans l'angoisse des plus prostrés. La revendication est profonde comme l'angoisse. Où il y a angoisse, il y a revendication. On la trouve dans les mécanismes de défense et dans les automatismes de répétition. Elle est donc aussi dans les positions régressives qui ne sont pas des positions statiques. Le problème de la psychothérapie me paraît être, non seulement de permettre l'expression de la revendication, mais encore d'approcher son contenu. Le transfert permet ce déchiffrement du désir inconscient.

II

C'est ici que le comportement du psychothérapeute devient déterminant. Mais c'est ici aussi que les comportements s'opposent le plus nettement. Certains de nos collègues considèrent que l'attitude frustrante est la seule possible. Il est vrai cependant, qu'ils évoquent aussi la "neutralité bienveillante". D'autres sont préoccupés, semble-t-il, surtout de faire passer la vie dans les psychismes disloqués. On trouve chez ces praticiens une sensibilité extraordinaire, souvent admirable,

aux infirmités affectives de l'enfant. Leur comportement déborde la situation de transfert, dont ils paraissent méconnaître parfois même le sens. Ils méconnaissent aussi la fonction rationnelle et lucide de l'interprétation. Elle est largement dépassée par la perception qu'ils ont et qu'ils actualisent de l'image du corps morcelé de l'enfant et du corps vivant du psychothérapeute qui s'impose par sa seule présence et à laquelle l'enfant n'a plus qu'à répondre en absorbant la nourriture savoureuse qui lui est ainsi offerte généreusement. On nous assure d'ailleurs qu'on prend la précaution d'attendre le moment favorable où, la confrontation des infirmités et de la santé, de l'état de malaise et de l'état d'aisance étant irrésistible, l'enfant n'a plus qu'à choisir.

Les premiers disent rechercher une objectivation rationnelle, désirable à chaque instant de la situation de transfert. Les seconds légitiment un comportement spontané, qui est un style que chacun doit assumer, chacun portant sur ses propres épaules tout le poids de la psychothérapie qu'il conduit. On peut craindre que les premiers ne prennent leurs théories, sinon leurs rationalisations» pour des vues objectives, entraînés par les exigences de leur position rationaliste. Je pense ici au mot de Georges Duveau dans son Histoire du peuple français de 1848 à nos jours quand il remarque que ceux qui multiplièrent en France les écoles avaient oublié que "l'évangile rationaliste n'exorcisait ni la jalousie, ni la vanité, ni la peur". Mais, du même coup, on ne peut pas ne pas rapprocher les seconds de la vieille tradition occultiste pour qui tout est dans tout. Car ils ne nous feront pas croire que la psychothérapie est avant tout poésie, si même elle est création. Raison et poésie sont également dans l'œuvre de Freud. Mais le père de la psychanalyse a précisément cherché à les situer l'un par rapport à l'autre, sans les opposer.

Cependant, les uns et les autres peuvent nous montrer des résultats valables, des réussites, témoignages d'efficacité, pour des enfants de tous âges et des conflits d'une structuration variable. Ce serait à se casser la tête contre les murs, si nous ne pouvions pas faire ici au moins deux remarques.

1°) Il y a indéniablement des éléments de réaction, de protestation réactionnelle dans l'une et l'autre position, et nous ne devons pas trop vite nous affoler. Le vrai problème reste posé et chacun en fait apparaître et en souligne l'une des données.

2°) La frustration est une notion bien définie. On ne s'étonne pas trop qu'elle l'ait été la première et facilement. Nous allons peut-être pouvoir, dans l'avenir, approcher celle de la gratification avec des éléments d'observation mieux démarqués, qui nous manquaient indéniablement jusqu'ici. On aperçoit déjà que la gratification n'est pas seulement une notion négative, restrictive, une faiblesse. La notion même de frustration en psychothérapie n'a rien à gagner à ce que celle de gratification reste incertaine.

III

Il était utile, en vérité, de rappeler qu'on ne peut pas négliger de distinguer, dans le comportement du psychothérapeute, ce qui est frustration et ce qui est gratification.

1°) Il fallait remettre en évidence le fait que la revendication est aussi transférée dans la situation psychothérapique. On sait que la bonne volonté de l'adulte qui entre en analyse n'y change rien. Et pour l'enfant et l'adolescent, si même ils souffrent parfois consciemment des ennuis qui les amènent en psychothérapie ou en psychanalyse, si même ils ont été préparés par leurs parents ce qui est rare -, si même ils ont dit oui à l'indication psychothérapique, une part d'eux-mêmes dit non - et ils ne le savent pas toujours. C'est celle-là même qui entretient en eux la nostalgie des plaisirs perdus, des satisfactions dont ils ont été frustrés. Au mieux, ils disent oui et non. Mais il n'est pas possible qu'ils disent oui d'un coeur non partagé. Ni non sans angoisse.

2°) Je pense, pour ma part, que les enfants qui nous sont amenés perçoivent clairement que nous allons nous appliquer à les dépouiller des satisfactions qui représentent la compensation à leurs troubles. Il suffit de les voir s'avancer vers nous, la main tendue mais le buste en retrait. Les adolescents ont un petit sourire ironique qui s'adresse pareillement à eux et à nous-mêmes. Il arrive qu'on puisse indiquer sans retard l'ambiguïté dans laquelle ils se trouvent ainsi au moment où ils nous rencontrent. Généralement, il faut être plus prudent et plus patient. Mais, de toute façon, il faut être conscient chaque fois de cet aspect de la situation qui se crée dès le moment où l'enfant et l'adolescent (l'adulte aussi, d'ailleurs) s'approchent de nous. Ce n'est souvent que vers la fin de l'intervention - et ce peut être le signe que la fin approche -- qu'on nous fait part de l'impression déplaisante que nous avons faite au départ. Et pourtant, on avait été d'une gentillesse sans reproche, souvent.

3°) Mais il y a plus : les sujets montrent une habileté extraordinaire à tirer à soi les moindres mouvements affectifs du psychothérapeute pour lui faire faire ce qu'il ne doit pas faire s'il ne veut pas aller dans le sens des satisfactions régressives. Cette habileté n'est pas toujours inconsciente, mais elle l'est généralement. Elle est surtout impulsive. Ainsi de R., qui voulait savoir quelle était la marque de ma voiture. Il voulait sans doute tester ma puissance en chevaux ! Mais était-ce par sadisme ou par masochisme ? La question avait été tout d'abord impulsive; puis, de séance en séance, systématique, avec une note d'humour et une note d'anxiété à la fois. Enfin, avec une vraie angoisse, à mesure que mon refus de répondre s'affirmait. Cette habileté

est d'ailleurs fondée dans la connaissance parfaite qu'a l'enfant très vite du pouvoir qui est le sien de faire faire à ses parents ce qu'il veut, avec un total mépris des bonnes raisons que ceux-ci se donnent et lui donnent pour renoncer aux exigences éducatives les plus raisonnables. En fait, ces raisons lui sont en général parfaitement inintelligibles. C'est aussi pourquoi il importe que nous soyons toujours intelligibles nous-mêmes, au moment où nous pouvons l'être.

Pour l'utilisation du terrain, il n'y a pas tacticien plus fort que l'enfant en psychothérapie. Mais cet enfant ne sait pas ce qu'il fait. C'est à nous de le savoir dans la situation de transfert. Pour lui, il en retire seulement une double peur : peur de son propre pouvoir, d'une part, et peur, d'autre part, de ceux dont il continue à dépendre pour la vie et pour la mort.

4°) Nous sommes ainsi, dans chaque cas, en face d'enfants qui savent pertinemment qu'ils nous sont amenés pour que nous les changions et qui résistent à notre propos de manière variable, mais certaine. L'expérience que nous faisons dans ces conditions c'est que, si nous sommes vraiment libres, c'est que, chaque fois que nous sommes vraiment libres devant la revendication de satisfactions régressives - sous toutes les formes où celle-ci peut se manifester, ouverte ou camouflée - nous obtenons le don du matériel le plus profond, retrouvé dans ses objets d'investissement libidinal et d'agressivité, de revendication en un mot. Une attitude encourageante manifeste en obtiendrait difficilement autant, il est douteux qu'elle puisse en obtenir jamais autant, même à la faveur de la plus longue patience. Celui à qui l'on ne commence pas par donner donne lui-même. Il donne pour ne pas perdre l'amour, il donne pour recevoir. Nous faisons réellement cette expérience. Notre certitude quant à l'efficacité de cette liberté est entière. Nous nous méfions, nous aussi, nous mettons aussi en garde contre toute technique qui ne serait pas forte de cette expérience.

En conclusion à ces remarques sur la rencontre de l'enfant pour lequel une psychanalyse ou une psychothérapie a été prescrite, je dirai qu'il n'y a de psychothérapeute - et même de rééducateur et de pédagogue - que dans la connaissance claire et la conscience ferme de ces deux faits 1) l'enfant se défend contre l'action qu'on veut exercer sur lui et il y montre des dons tactiques remarquables et, 2) il donne, je ne dis pas à celui qui ne lui demande pas, mais à celui qui ne l'encourage pas à donner, à celui qui attend, à celui qui sait que l'enfant donnera s'il attend, à celui que l'enfant sent libre devant ses entreprises de séduction revendicatrice.

On comprend qu'on puisse faire l'éloge de l'attitude frustrante en psychothérapie. On comprend que le prestige en soit grand. En effet, on ne peut que mettre en garde le psychothérapeute contre la tentation de jouer le jeu dans des procédés techniques ou des comportements personnels

dont l'enfant pourrait se servir contre ses meilleures intentions. Et on ne s'étonne pas du prestige de ceux qui dénoncent les techniques et les attitudes qui paraissent entraîner la défaite du psychothérapeute enfermé à son insu,- il s'en apercevra trop tard ou ne s'en apercevra pas - dans les filets invisibles des satisfactions régressives de ses patients, enfants, adolescents ou adultes, et des siennes, donc, qu'il est aisé de dénoncer.

IV

Reste le problème de la "neutralité bienveillante". Le problème de la neutralité est un problème sérieux. Quant à la bienveillance, s'il ne s'agit pas d'une bienveillance toute théorique, si on veut lui donner tout son sens, on pourrait bien remettre tout en question.

Pour moi, je ne crois pas à la neutralité. Si même on ne devait en parler que comme d'une attitude, une attitude qu'on se donne, je ne vois pas pourquoi on s'intéresserait au problème du contre-transfert, pourquoi on le poserait. Je vois mieux pourquoi on l'escamoterait. Et même si on ne devait le ramener qu'à une "attitude émotionnelle", ce ne serait déjà pas mal, car il n'y a pas d'émotion sans contenu, sans objet, sans "Gestalt", et le psychanalyste n'y échappe pas. Il y aurait peut-être une certaine neutralité possible : ce serait dès le moment où l'on reconnaîtrait qu'il n'y a pas de neutralité, c'est-à-dire dès le moment où l'on ne se paierait pas d'illusions. Mais il faudrait le dire.

D'ailleurs, il y a une contradiction dans les termes de "neutralité bienveillante". Car ou bien on est neutre, ou bien on est bienveillant. La neutralité bienveillante n'est de toute façon pas une position aisée. C'est pourquoi j'ai choisi de parler de "liberté bienveillante". La liberté devant la revendication infantile est possible. Dès lors, je ne dirai pas qu'on n'est plus bienveillant dès le moment qu'on sait qu'on l'est, mais qu'on peut l'être dès le moment qu'on le sait. Nous nous retrouvons devant le problème que pose au psychothérapeute l'attitude revendicatrice de l'enfant.

Je ferai, dans cette dernière partie de mon exposé, trois remarques encore : elles concerneront les attitudes diverses qu'on prend envers la revendication infantile dans laquelle, encore une fois, s'exprime l'essentiel des conflits et sur laquelle porte l'essentiel de notre action.

En face de la revendication, les comportements sont, semble-t-il, les suivants. L'attitude frustrante l'interdit, l'attitude gratifiante ne s'y arrête pas. La première s'y oppose, car la revendication implique

le goût des satisfactions régressives. Elle s'en méfie, donc, elle est attentive à toutes ses manifestations, elle dresse contre elle le barrage de sa technique, elle enseigne finalement au psychothérapeute un langage, une syntaxe précise qui le met à l'abri des perfidies de la revendication. L'attitude frustrante semble ainsi vouée à l'hypertechnicité, qui fait du psychothérapeute un robot. L'attitude gratifiante n'a pas l'air de se préoccuper de la revendication des satisfactions infantiles, elle a plutôt l'air de l'autoriser, de lui, montrer de la compréhension, de l'admettre sans s'y opposer, de laisser faire. Elle fait, elle, du psychothérapeute une mère généreuse et féconde.

Qu'arrive-t-il dès lors ? Il y a de part et d'autre des avantages et des risques. Il faut considérer ces derniers.

1°) Si je considère l'attitude gratifiante tout d'abord, je puis faire les observations suivantes. J'ai recueilli un jour dans l'analyse d'un étudiant - d'un étudiant prolongé, c'est-à-dire d'un enfant prolongé - un mot autour duquel j'ai fait des réflexions que j'ai communiquées naguère à la Société Psychanalytique de Paris. Ce mot s'est trouvé remarquablement fécond, suggestif, éclairant pas mal de problèmes théoriques et techniques. Ce mot répondait à une mesure activement frustrante, et pas seulement à une attitude frustrante. J'avais demandé à ce jeune homme de renoncer à voir une femme relativement âgée, qui était sa maîtresse et auprès de laquelle il trouvait des satisfactions avilissantes autant que faciles, et en tout cas régressives : sa vie sexuelle avec elle était la démonstration en même temps que la réalisation de sa culpabilité sexuelle. Je faisais de cet abandon une condition à la poursuite de son analyse avec moi. Le mot, prononcé dans une angoisse réelle, presque hurlé, fut celui-ci : "On me reprend le sein parce que j'aime le sein". "On", c'était moi et c'était sa mère, son père, sa jeune soeur, tout le frustrant des satisfactions infantiles.

La frustration déclenchait une protestation agressive, colérique, angoissée. Chez un garçon plutôt inhibé, on pouvait s'en réjouir. Mais vous avez noté l'interprétation qu'il faisait : "On me reprend le sein parce que j'aime le sein". Il indiquait l'un des effets directs de la frustration. Il ne suffit pas, en effet, de montrer comment la bonne mère devient mauvaise mère au, travers de la frustration qu'elle impose. Il faut encore voir comment, par elle, le bon désir devient mauvais désir dans l'esprit de l'enfant.

La frustration fait sortir l'agressivité qui était inhibée pour sauvegarder l'amour, la frustration appelle l'agressivité. Bon. Mais que devient l'amour ? Rien n'est plus étroitement intriqué que l'amour de la mère et le besoin d'être aimé. L'enfant pense que la frustration accuse l'amour. Je veux bien que ce soit une interprétation infantile, et que le sujet puisse reconsidérer les choses en analyse. Mais l'attitude frustrante y suffit-elle ? Au-delà de l'agressivité peut-elle rendre à l'amour tout son sens ? Il est manifeste que si l'attitude frustrante réactive

l'agressivité, elle augmente par ailleurs la méfiance vis-à-vis de l'amour. Et s'il est vrai que le psychothérapeute, comme on le dit volontiers, ne doit pas avoir peur de l'agressivité, n'a-t-il pas peur de l'amour ?

Finalement, il n'est pas certain que l'attitude frustrante libère du besoin profond et obscur de revendiquer. Aussi longtemps que l'enfant n'aura pas requalifié les sentiments qu'il a eus pour sa mère, il restera revendicateur. Plus ou moins obscurément il accusera encore son premier investissement et, obscurément ou non, tous les investissements qu'il pourra faire. Il n'y aura vraiment pas de changement. Il sera peut-être docile, obéissant, bon élève. Il ne sera pas libre. Il aura peut-être appris le maniement de l'agressivité. Mais il ne sera peut-être pas maître de son agressivité.

2°) Si nous en venons maintenant à la gratification, nous constatons à peu près ce qui suit. Elle passe outre à la revendication. Elle ne l'encourage pas - on nous en assure -, mais elle ne la contrecarre pas, elle ne s'applique en tout cas pas à la contrecarrer. Elle la comprend bien, elle l'autorise et, en fait, l'approuve. Elle est préoccupée de rendre à l'enfant la possibilité d'aimer. Elle déculpabilise l'amour comme l'attitude frustrante veut déculpabiliser l'agressivité. Si l'attitude frustrante implique une sorte de sévérité, d'austérité, ce n'est pas le cas de l'attitude gratifiante: elle aime le plaisir, l'apprécie, l'encourage, elle guérit par le plaisir. Mais guérit-elle? L'absence de Surmoi est aussi angoissante qu'un Surmoi rigide. Elle entraînera peut-être une grande liberté envers les règles établies, les restrictions, les frustrations et, sans les insulter, elle se moquera un peu des gloires établies dont la vanité l'amuse. En dernière analyse, si l'attitude frustrante tend à culpabiliser l'amour sans parvenir à déculpabiliser, comme elle le souhaite, l'agressivité que parfois elle inhibe et parfois libère sans la contrôler, l'attitude gratifiante pourrait bien, à son insu, culpabiliser l'agressivité qu'elle évite de rencontrer, libérant l'amour sans pour autant le contrôler. La première orienterait dès lors vers l'homosexualité et une agressivité revendicatrice de puissance et la seconde vers le don juanisme et l'instabilité sexuelle dans lesquels l'agressivité perdrait son efficacité valable. Finalement, l'une et l'autre se ressembleraient par une sorte d'indifférence, là envers les manifestations de l'agressivité, ici envers celles de l'amour, ce qui de part et d'autre nous conduirait au seuil de l'attitude perverse.

Ce sont là des orientations et des possibilités qui se réalisent parfois manifestement. Quelque chose cependant s'y oppose.

3°) Nous touchons ici au dernier problème que pose la confrontation de la frustration et de la gratification. Ici, nous les trouvons aussi, non pas opposées, mais d'accord. L'une et l'autre disent : le reste va de soi. Les défenseurs de l'attitude frustrante disent que l'amour va de soi et que l'enfant, dégagé de ses satisfactions régressives, s'adapte sans autre et qu'il n'y a pas de souci à se faire pour lui dès le moment

où il a renoncé aux investissements archaïques. Les défenseurs de l'attitude gratifiante affirment que l'agressivité va de soi et que, l'amour ou la capacité d'aimer étant retrouvés, l'agressivité "se met en place". Je ne suis pas si assuré que d'autres le disent que cela aille de soi. Je ne puis oublier les avertissements d'Anna Freud quant au rôle que joue le psychothérapeute comme Idéal du Moi pour l'enfant. Tout d'abord, puisque les deux personnes en présence, le thérapeute et le patient, savent que le traitement est frustrant des satisfactions régressives, qu'il est frustration, il n'est pas besoin d'y appuyer, ce qui aurait pour résultat de développer la peur de l'enfant en l'exploitant. L'attitude frustrante ne peut être qu'un aspect de l'attitude psychothérapeutique quand il s'agit de faire apparaître les résistances et de libérer de la personne du psychothérapeute. Tout au long du processus, l'attitude psychothérapeutique ou psychanalytique (celle-ci éclairant celle-là), sera plus et autre chose qu'une attitude frustrante.

Je pense à R., dont j'ai parlé. Il veut que je lui donne avant de me donner. Je ne donne pas, je ne fais pas ce qu'il veut. Il recommence l'épreuve 2, 3, 4 séances de suite, et plusieurs fois dans une séance, cherchant à me surprendre. Il finit par donner quand même, lui, le premier. Est-ce seulement parce qu'il avait peur de perdre l'amour ? Il a parié, lui aussi, comme moi, et couru le risque, à travers une angoisse manifeste. Il s'est appuyé sur moi. Et il a perdu et gagné du même coup.

Dans toute situation psychothérapeutique, les conditions de notre vie sont réexaminées. Le psychothérapeute, lui aussi, les voit remises en question. Le seul avantage qu'il a, et c'est un avantage pour le patient, c'est qu'il est passé lui-même par là : il sait qu'il a eu de pareils objets d'investissements infantiles, que ces objets étaient bons, qu'il a dû cependant y renoncer, que les objets ont pris alors un visage hostile et qu'il a cherché en lui-même la cause de la frustration et accusé son attachement à ces bons objets. Mais il a appris que cette interprétation était erronée, en s'appuyant sur l'attitude d'un psychanalyste qui n'était pas plus frustrant que gratifiant ni plus gratifiant que frustrant. Il a su qu'il avait suivi ainsi dans sa propre vie, d'étape en étape, l'école de l'amour qui tantôt donne et tantôt reçoit, car les frustrations sont la mesure des impossibilités et les gratifications la mesure des possibilités. Il faut avoir perçu clairement ces choses pour pouvoir aider. La personnalité se forme dans l'expérience des unes et des autres, car il y a un temps pour obéir, un temps pour désobéir. L'autonomie est au-delà.

Rien ne va de soi. Nous le savons bien maintenant où, en psychothérapie, la nécessité d'une action systématique auprès des parents apparaît indispensable à tous. Mais on n'échappe pas non plus à la nécessité d'examiner la psychologie du psychothérapeute lui-même. Sa personne reste un point d'appui qu'on a besoin de trouver solide. Il doit être doué d'une grande clairvoyance, d'une grande prudence. Il ne saurait être seulement théoricien, et surtout pas doctrinaire, ou bien gentiment optimiste, tout rempli de zèle et de ferveur émue, ou encore, sévère, tout rempli de méfiance et d'arrière-pensées. On aime à imaginer qu'il peut se laisser mûrir par l'expérience, par les succès et les échecs attentivement médités, qu'il peut prêter attention aux leçons que les autres lui donnent, les autres, j'entends ses pairs et ses patients. On veut croire qu'il sait apprécier l'amour et qu'il sait y renoncer, qu'il sait apprécier l'agressivité et qu'il sait y renoncer tout aussi bien, qu'il sait assumer l'un et l'autre. Je veux croire que c'est là un programme d'exigences minimum qu'on peut lui demander de remplir. Son attitude finale sera, non pas frustrante, non pas gratifiante, mais proprement psychothérapeutique. Dégagé des obsédantes culpabilités qui pourraient lui faire songer avec anxiété : "ai-je gratifié, ai-je frustré ?", il pourra être une présence qui, d'une part, ne permettra pas au patient de se dérober, mais qui, d'autre part, au travers de l'euphorie de l'agressivité et de l'amour, lui permettra d'intégrer tout ce qu'il est bon d'intégrer de l'un et de l'autre. Notre effort va de la déstructuration des conflits à la structuration de la personnalité, des désintrications obscures de l'agressivité et de l'amour à l'intégration des moyens instinctuels, efficaces quand ils sont adéquats. C'est ainsi que si j'ai pu, en commençant cet exposé, évoquer l'originalité de l'inspiration psychanalytique, je puis, en concluant, rappeler son unité. Cette unité sera pareille à elle-même dès le départ et jusqu'à l'adieu sur lequel se termine toute intervention qu'on peut appeler psychothérapique.

DE LA PRESENCE DU PSYCHOTHERAPEUTE
DANS LA PSYCHOTHERAPIE^o.

M. Georges Mauco, en prenant l'initiative de cet ouvrage collectif, a souhaité que j'expose encore une fois les idées que j'avais présentées au congrès des Centres psychopédagogiques en 1954 dans une brève communication intitulée "Frustration et gratification en psychothérapie". Cet exposé m'a valu, en effet, une réputation, et a fait dire, récemment encore, que j'avais fait de la frustration ma spécialité. On ne s'étonne pas trop, à la réflexion, que les réputations se constituent si facilement et si vite quand il s'agit des positions prises en psychothérapie, c'est-à-dire aussitôt qu'il est question de cette relation humaine dans laquelle l'un des deux sujets confrontés est au bénéfice d'une position privilégiée, prestigieuse, au départ, qui va lui permettre d'aider ou de désespérer, de construire ou de détruire, de sauver en un mot, ou de perdre l'autre. Dès lors, chacun se sent directement atteint par les positions affirmées, y adhère ou les rejette, selon qu'elles satisfont ou non sa position intérieure propre. D'où la passion des polémiques, les partis, et les réputations. Il semble qu'il ne saurait y avoir que deux types de psychothérapeutes, les uns confiants, les autres méfiants, les uns forts, les autres faibles, les uns traumatisants, les autres nourrissants, les uns implacables, les autres bienveillants. A ces distinctions, et à ces oppositions, le sado-masochisme universel, qui toujours veille, trouve son compte.

On a essayé de parer à ces dangers en développant des "techniques" psychothérapeutiques, en insistant sur l'aspect technique de cette position très particulière du psychothérapeute. Ces techniques paraissent, elles, inspirées par la confiance du thérapeute en lui-même, et sa méfiance envers le malade ou l'enfant. Elles sont allées souvent très loin dans leurs prescriptions, enseignées par de jeunes maîtres sensibles à l'insécurité du débutant dans cette pratique difficile, et soucieux de protéger leurs élèves comme eux-mêmes contre les difficultés de la tâche à remplir. D'où des techniques parfois fines et savantes, parfois aussi

^o) Paru dans l'ouvrage collectif dirigé par G.Mauco : L'inadaptation scolaire et sociale et ses remèdes, Bourrelier, 1959.

rigoureuses et autoritaires, parfois si poussées qu'on a pu parler de "recettes", tantôt plus explicites, tantôt plus implicites, ainsi qu'apparaissent dans leur opposition les manières de procéder des "équipes" diverses, marquées toutes de l'empreinte de personnalités fort différentes qui "approchent" l'enfant à traiter avec des "préalables" très divers parfois irréductibles.

Les conceptions techniques les plus poussées et les plus précises sont évidemment aussi les plus aisément communicables. Elles peuvent être "appries", apparemment, par les élèves beaucoup plus aisément que les autres, plus personnelles, plus incommunicables et qui ne peuvent peut-être pas être apprises comme telles sinon dans une identification au maître qui, au niveau où elle devrait se situer, est peut-être impossible, à moins qu'elle ne soit conflictuelle, ce qui certes ne saurait être un bon mobile pour le praticien.

On peut cependant constater que les exposés des techniciens aboutissent souvent, plus souvent qu'on ne s'y attendrait, à des considérations sur "les cas particuliers", ou "les situations particulières" et renvoient presque à chaque fois aux modes de faire personnels, aux attitudes individuelles, au "chacun fait comme il pense judicieux de faire", etc. Les exposés les plus exigeants des techniques les plus sûres d'elles-mêmes sont ainsi remis en question. Peut-être les techniciens ne s'en rendent-ils pas compte, mais il est évident que leurs techniques sont ainsi à peu près réduites à néant, et leur fatigue vaine. Pour quoi serait aussi la fatigue de celui qui doit apprendre une technique plus grande qu'il ne paraîtrait au premier abord ? Un mot dans un texte récent sur les modes d'approche cliniques et thérapeutiques en psychanalyse des enfants parmi d'autres, vaut d'être cité ici. "Les règles, nous dit-on, souffrent quelques exceptions." Cette porte ouverte peut mener très loin. C'est toute cette conception de la technique qui pourrait finalement "souffrir". L'embarras des débutants, en tout cas, ne pourra être que très grand. A l'affût des exceptions, qui les préoccupent, ils ne pourront être que très gênés dans leurs mouvements et dans leur pensée.

Mon observation personnelle, ma réflexion et mon expérience, depuis le temps où je parlais de la frustration et de la gratification, m'ont amené à considérer comme prévalent et comme essentiel, plus hautement déterminant aussi, avant toute technique, derrière toute technique, au-delà de toute action ou de toute préoccupation techniques, ce fait simple, élémentaire même, la présence du psychothérapeute dans la psychothérapie. Les techniques, comme les conceptualisations, tendent sans cesse à s'éloigner dans une sorte de suffisance propre auxquelles elles tendent irrésistiblement, à s'éloigner de ce fait simple, proche duquel il faut veiller toujours à se tenir. C'est à se tenir ainsi près de lui qu'on sera gardé de s'égarer dans les aberrations possibles à la fois quant à l'action et quant à la pensée, à la technique et à la doctrine.

On se rappelle l'observation de Freud au moment où la psychanalyse naît, à peu près spontanément, de la pratique de l'hypnose : "On avait appris que la relation affective personnelle était plus puissante que tout travail cathartique" (cf. Ma vie et la psychanalyse, N.R.F. p. 40). Je retraduis cette observation au point où nous sommes arrivés aujourd'hui: "Il faut réapprendre encore et toujours que la présence du psychothérapeute dans la psychothérapie est plus puissante que toutes les techniques du monde."

J'ai dit dans deux exposés à la Société française de psychanalyse sur "La nature et la portée de la frustration en psychanalyse", et sur "Le rendez-vous avec le psychanalyste" comment j'étais revenu à ces notions plus simples et plus évidentes, comment j'avais décanté une pensée technique ou trop savante ou trop rigide. Au point de départ il y a cette conviction bien établie que ce n'est pas parce qu'il frustre - ou qu'il gratifie - que le psychothérapeute est présent dans la psychothérapie, mais que, tout au contraire, c'est parce qu'il est présent qu'il frustre et qu'il gratifie, et même sans le vouloir parce que frustrer ou gratifier ne sont pas pour lui des préoccupations techniques ni des démarches délibérées. La frustration - et la gratification - se produit parce que le psychothérapeute est présent dans et à la psychothérapie.

Dans la psychothérapie, car il n'y a de psychothérapie qu'en la présence d'un psychothérapeute, la présence d'un psychothérapeute fait qu'il y a psychothérapie. Je multiplie les lapalissades. C'est en dénombrant les données seules essentielles du problème, et il n'y en a pas tant. Je suis là, avec cet enfant, et pour lui je suis l'événement, l'événement-présence, présence d'un adulte. D'un adulte, et c'est déjà très important, très important et très plaisant ou très excitant peut-être, ou très inquiétant, troublant, dangereux. On ne tarde pas à le savoir, car, aux grandes personnes, et donc à cette grande personne, l'enfant sait qu'il ne peut pas se pas dire quelque chose, trahir quelque chose de ce qui est en lui, d'une manière ou d'une autre. Tout ce qu'il demande, et tout ce qu'il offre à ceux dont il dépend, tels qu'il les connaît, lui, est immédiatement en jeu, un jeu qui déborde de toutes parts le jeu dont il est question dans les techniques parce qu'il y a, présent, un psychothérapeute, dont la présence vous demande compte de tout. Tout ce qui va se passer sera le fait de cette présence, présence, non pas, tout d'abord, d'une personne, une grande personne faite comme ceci ou comme cela, mais de cette grande personne présente. Qu'elle soit grande, c'est ce qu'il y a de plus certain avec le fait qu'elle soit présente. Tel cherche à^y échapper tout de suite, tel autre est immédiatement envoûté, séduit. L'attitude sera différente selon les cas, les situations, les âges - cas, situations, niveaux qu'on appelle "particuliers" - et ce n'est pas tant de cela qu'il s'agit, ni cela qui importe, mais de cette présence, tout d'abord et jusqu'à la fin. Les parents peuvent être à la porte, dans la salle d'attente, ou morts, ou partis, ou perdus. Dans la présence du psychothérapeute, et à cause de lui, l'enfant ne peut pas ne pas évoquer,

c'est-à-dire présents en lui-même, la mère, le père, tous ceux dont sa vie a dépendu et dépend encore, vivants, morts, proches ou absents, manquants, manquent à l'appel, on peut le dire, ce qui vaut aussi pour quelques parents vivants. Si quelque chose du sens de ces situations pour l'enfant doit se préciser, ce sera bien parce qu'il n'y a pas de psychothérapie hors la présence du psychothérapeute.

La présence du psychothérapeute dans la psychothérapie implique tout d'abord cela. Il n'est même pas nécessaire ni désirable de prononcer le mot transfert et je l'évite pour ne pas risquer de réduire ou d'appauvrir les faits^o. D'ailleurs le problème de l'aptitude de l'enfant au transfert reste posé.

On aperçoit, dès lors, l'importance de ce que j'appellerai non plus la présence du psychothérapeute dans la psychothérapie, mais sa présence à la psychothérapie.

Il n'est pas nécessaire, j'imagine, que je m'attarde, à propos de ce second point, sur ce que représente, dans la psychothérapie, la fidélité du psychothérapeute, au maximum de ses possibilités matérielles, conformément aux engagements qu'il prend implicitement dès le moment où il a assumé une psychothérapie. C'est ici le fait le plus élémentaire de sa part, de sa participation à la psychothérapie. Il est cependant d'une valeur dont on ne mesure pas toujours la portée : qu'il soit là toujours à l'heure dite, qu'on le trouve présent, voilà de quoi donner à la psychothérapie déjà tout son sens. Il pourra ne rien faire, ne rien dire ou pas grand-chose, de séance en séance. Sa fidélité montrera son efficacité. Plus même que bien des interprétations éminemment habiles ou judicieuses. Et s'il vient à manquer, c'est du sens de sa présence qu'il sera malgré, tout question.

Il faut parler aussi de la patience, et, indéniablement, d'une certaine abnégation qu'implique la présence du psychothérapeute à la psychothérapie. On connaît ce texte où Freud plaint le psychanalyste qui exerce l'une des trois professions impossibles, et comment il insiste sur la lenteur des processus psychiques et comment il ramène à la raison celui qui serait tenté de s'enorgueillir de certaines "conquêtes".

Attendre, rester encore attentif, réserver toujours l'imprévisible, se limiter, accepter le patient dans sa personnalité, ses conflits, son indocilité, ses contestations, ses limites, et accepter la venue de la fin de la thérapie. Et ne pas abuser du prestige de sa présence dans la psychothérapie; on a vu, entrevu plus haut, ce que celle-ci peut être pour l'enfant. Cela peut comporter une constante tentation d'abus pour le psycho-

^o) La notion de transfert a souffert elle-même de réductions et d'usages trop insatisfaisants pour qu'on emploie le mot sans une mise au point importante.

thérapeute. Il n'est pas besoin d'y ajouter, de séduire ou de faire peur. Les composantes de la situation, telles que la présence du psychothérapeute les crée, sont les seules vraies données du problème posé. Il est d'une nécessité absolue de s'y tenir. Et il est suffisant, grandement suffisant, de faire apparaître ce que cette présence signifie pour le sujet

Tout cela demande, indéniablement, je ne dis pas des qualités propres ou des vertus exceptionnelles, mais quelques qualités d'esprit authentiques qui interdisent en tout cas le goût de jouer un rôle et celui des procédés habiles. On est en droit de demander au psychothérapeute un dégagement affirmé des attaches qui pourraient le maintenir dans des positions infantiles : besoin incoercible et avide d'être aimé, impossibilité d'aimer sans être d'une façon ou de l'autre payé de retour, angoisse toujours prête à flamber parce que le conflit le plus sévère, celui de l'amour et de la haine, n'est pas dépassé, rivalités non apaisées, revendications, en un mot, sexualité infantile liée à la culpabilité oedipienne infantile, aux dépendances de la mère non reconnues, non acceptées, c'est-à-dire non justifiées à leur niveau.

Présent à ses propres conflits, le psychothérapeute ne saurait être présent à la psychothérapie.

Toutefois il importe pareillement que celui-ci ne se présente pas à la psychothérapie comme un personnage qui prétendrait être étranger à ces sortes de conflits, y avoir toujours été étranger, ou les avoir dépassées avec une aisance dont il pourrait tirer vanité ! Bien au contraire, il est important qu'il ait connu ces choses en lui, connu ces conditions du développement souvent difficile, douloureux, chaotique même, de l'enfant d'étape en étape, ces conditions que sa vie lui fait, situations que lui créent les relations dans lesquelles il se trouve de gré ou de force placé, qui ne sont pas toutes frustrantes, qui ne sont pas toutes gratifiantes.

Et il en est de la plus haute importance qu'il sache quel débat ce peut être de s'en dégager, quand on est mis dans la situation de le faire.

Il doit pouvoir dire, se dire devant l'enfant qui aime, devant l'enfant qui perd ou croit perdre l'amour quand il en perd certaines manifestations, qui se débat, se retourne, s'accroche comme il peut "Cela est vrai, cela est pour le moins vraisemblable et on saura bientôt dans quelles conditions cela s'est passé pour celui-ci, pour celui-là, car cela est dans la nature des choses, dans la condition infantile." Et il pourra se dire aussi qu'il y a une évolution possible des choses, avec le renoncement aux exigences premières et l'engagement dans des voies nouvelles et peut-être des renoncements encore et des engagements valables, en fin de compte. Car il est témoin de ce qui peut avoir été et de ce qui peut être.

C'est ce que je peux nommer "présence du psychothérapeute à la psychothérapie".

Un vif intérêt pour l'enfant, parce qu'il est enfant et que son histoire est celle de l'homme, de tout homme, du psychothérapeute aussi en tant qu'il est homme. Et c'est en tant qu'il est homme conscient et témoin de ces faits qu'il est psychothérapeute. Un vif intérêt dès lors aussi pour le dynamisme qui est ainsi mis en jeu, dont Freud pouvait écrire dans l'un de ses derniers travaux : "Les conditions dynamiques de ce processus sont si intéressantes que l'autre partie du travail, l'action de l'analyste (Die Leistung des Analytikers), en comparaison, recule à l'arrière-plan" (Konstruktionen in der Analyse, 1937, G.W., vol. XVI).

Cet intérêt déborde, à vrai dire, l'intérêt strictement scientifique. Il relève de l'art plus que de la technique ou de la recherche scientifique. Et pourtant, on peut affirmer, à mon avis, que la conception de la conduite de la psychothérapie à laquelle je suis parvenu, est la plus propre à faire apparaître des faits qui peuvent nous éclairer sur les conflits de l'homme avec lui-même dès son enfance. Les techniques que nous avons vues se développer dans leur précision, leur rigueur, leur prétention aussi, sont peu propres à faire avancer nos connaissances. L'enfant cherche un être vivant, il trouve une technique. Il se referme alors et nous ne savons plus rien de lui vraiment. Il ne nous donne plus rien. Il n'est plus présent lui-même. Sa présence sera la réponse à une présence. Il ne peut répondre qu'à une présence. Il donne à qui est présent ainsi.

Tout se passe comme si les tenants de la technique qui s'enseigne dans ses gestes et ses mots affirmaient une connaissance parfaite de l'enfant dans sa condition, une connaissance qui n'a plus rien à apprendre et qui se traduit dans cette technique sûre d'elle-même.

Heureusement, il y a les "cas particuliers", il y a les exceptions". Heureusement, les cas particuliers et les exceptions sont imposées aux techniques par l'enfant lui-même. Les choses se passent alors comme si l'enfant voulait qu'on tienne les promesses qu'on lui a faites. Or, les cas particuliers et les exceptions ne trouvent de réponse que dans et par la présence du psychothérapeute à la psychothérapie qui corrige la technique on en faisant apparaître les impuissances, hors d'elle. Quand la technique est prise en défaut - ce qui est constant - il n'y a plus d'autres solutions que celles qu'offre la présence du psychothérapeute à la psychothérapie. Au sens où je l'entends.

Plus que cela, elle apparaît, à l'épreuve, comme la seule essentielle, le seul recours. On observe alors tout ce qui se passe dans une psychothérapie dans laquelle la présence du psychothérapeute est conçue comme je l'indique. A cause d'elle, un mouvement est provoqué, avec ses à-coups, bien sûr, et les régressions qui peuvent être attendues, et toutes les tentatives de l'enfant pour faire faire au psychothérapeute ce qu'il ne doit pas faire.

On ne sait jamais à l'avance comment une psychothérapie va se dérouler, mais, après-coup, on s'aperçoit qu'elle s'est toujours déroulée comme elle devait se dérouler, compte tenu de ce qu'avait été la présence du psychothérapeute.

Si celle-ci a été ce qu'elle peut être pour mériter son nom, on pourra en reconnaître les vertus. Des dons sont faits chaque fois à celui dont la présence est chaque fois proche, fidèle, à toute épreuve, prudente, attentive, clairvoyante, libre, avertie. Les modes d'expression changent devant le psychothérapeute qui prête attention. Les moyens s'en modifient avec le niveau qu'on approche, les régressions sont possibles parce qu'elles ne sont plus craintes, et les progressions aussi qui, dès lors, ne le sont pas davantage.

Il n'est pas possible que le psychothérapeute ne soit pas sensible à tout ce qui s'exprime chez l'enfant, à tout ce qui répond, ce qui change chez lui - adhésion, peur, émoi - quand l'attitude du thérapeute change elle-même, si peu que ce soit. Si ce n'est pas le cas, je ne vois pas ce que ce psychothérapeute fait ici. Il importe qu'il soit très sensible à ces choses. Est-ce donc lui qui a peur ? N'ose-t-il pas indiquer cela, est-il incapable de percevoir, de saisir le moment où il pourra l'indiquer ? Et s'il a manqué ce moment, va-t-il être pris d'une panique insurmontable ? Il vaudrait mieux alors qu'il renonce et s'en aille "casser des pierres", comme nous disait notre professeur de grec quand nous ne comprenions décidément pas.

L'enfant veut que le psychothérapeute n'ait pas peur pour pouvoir lui-même ne pas avoir peur et parler. Mais, présent aux techniques qui le protègent, le psychothérapeute ne peut pas être présent à la psychothérapie. Or, il est vraisemblable que l'enfant sait, lui, de la manière dont il sait les choses, que la peur se cache derrière la technique par le moyen de laquelle le psychothérapeute prend ses distances. Il n'est pas besoin d'être bien savant pour se rendre compte que l'enfant est fort sensible aux faiblesses des grandes personnes et qu'il ne s'en réjouit pas toujours. Très vite il aperçoit les points de moindre résistance en elles, les défauts de leurs cuirasses. Il n'y a dès lors qu'une issue pour lui ; faire peur à son tour. C'est ce qu'il a fait de diverses façons et de façons fort diverses jusqu'au moment où, dans l'impasse où les fautes de technique les ont conduits, les parents viennent nous consulter.

Les parents qui ont des idées, des idées très assurées, et des techniques pédagogiques auxquelles ils demandent de parer à leurs faiblesses niées, bien que connues (connues d'eux et connues de leurs enfants), donnent de grandes difficultés à ceux-ci, et au psychothérapeute.

A ces enfants, il suffirait d'avoir des parents, ce qui comporte déjà pas mal de problèmes pour l'enfant. Il leur suffit aussi, quand nous les prenons en charge, d'avoir un psychothérapeute présent.

Faire peur à son tour : tout ce que l'enfant a vécu avant que nous le voyions s'explique ainsi, avec les pertes de contact qui en ont découlé, entre lui et les autres, lui et sa mère tout d'abord, sa mère encore, toujours. C'est ce contact-là qu'il s'agit de rétablir, de retrouver. La psychothérapie doit rendre la mère à l'enfant. Et lui permettre de la perdre. Permettre d'aimer la mère et de la quitter. L'enfant demande la permission d'aimer. Et la permission de changer d'objet d'amour, le moment venu, de telle façon que ce nouveau choix ne soit pas troublé par la "persévérance" d'attaches infantiles qui réclament désespérément la permission d'aimer sans contrainte.

Il ne pourra y parvenir, l'enfant qu'on nous confie au moment où le désarroi de tous est devenu manifeste, qu'avec un thérapeute qui peut témoigner qu'il est à même de comprendre cela et qu'il n'y a pas lieu d'avoir peur. Faut-il dire un psychothérapeute qui aime sa mère et qui l'a quittée ? Qui l'aime bien que l'ayant quittée ? Je n'hésite pas à aller jusque-là. Il ne s'agit pas, en effet, de ne plus aimer la mère, mais de la quitter. Il ne s'agit pas de la rejeter, mais de ne plus dépendre de l'amour qu'elle donne ou qu'elle ne donne pas sous les formes exigées, de ne plus être voué à guetter anxieusement les signes rassurants ou inquiétants de l'amour, et de pouvoir aimer, ou ne pas aimer.

On pourra se demander si cette façon de voir ne ramène pas, finalement, la psychothérapie à la catharsis. Mais un dernier aspect de la présence du psychothérapeute, un mode sur lequel il n'est d'ailleurs nullement besoin de s'attarder comme sur une chose obscure, difficile, savante et quasi ésotérique, vient nous assurer que les leçons de Freud, dont l'oeuvre entraîne le renouveau de toutes les psychothérapies quand elles sont saisies dans leur signification la plus haute, nous préservent de perdre le bénéfice de l'observation primordiale et décisive que j'ai rapportée et retraduite au début de ces pages.

Il s'agit de la présence du psychothérapeute dans l'interprétation du sens de ce qui se passe dans la psychothérapie. Cette interprétation ne peut consister en aucune autre démarche qu'en la traduction pour le sujet du sens, de la portée, du retentissement en lui de cette présence à laquelle il est confronté. Entendue comme je l'ai fait plus haut, la présence pourra se traduire aisément dans l'interprétation chaque fois que l'évidence de sa part au déroulement des choses sera proche de la pensée du sujet lui-même. Il ne s'agit là ni de magie, ni d'habileté et il ne sera pas nécessaire de s'y casser la tête. Le sujet lui-même, le moment venu, fait signe, parce qu'il est présent. Cette présence, déjà, est comme une interprétation anticipée. Présent lui-même, le psychothérapeute n'a pas, dès lors, besoin de se hâter, d'anticiper ou de discuter longuement. Il peut attendre qu'on lui donne les moyens de faire l'interprétation désirable et utile. On les donne toujours à sa propre présence. Il le sait. Et si, par aventure, il avait parlé trop tôt, ou trop tard, c'est encore sa présence à la psychothérapie qui lui permettra d'être assuré que rien n'est perdu.

Et c'est ainsi, d'ailleurs, qu'à partir de telles expériences il sera finalement amené à se rendre à cette évidence que sa présence dans et à la psychothérapie détermine le déroulement de celle-ci et son heureux achèvement plus sûrement qu'aucun système technique, même habile.

BIBLIOGRAPHIE DES ECRITS DE
GEORGES FAVEZ

- 1946 - Problèmes de l'adaptation à la vie. Six causeries diffusées sur les ondes de Radio Lausanne. Edit. Roth, Lausanne.
- Chap. 1 Conditions préalables à toute adaptation.
 - Chap. 2 Psychologie de l'adaptation au travail.
 - Chap. 3 Psychologie de l'adaptation de l'enfant.
 - Chap. 4 L'adaptation affective.
 - Chap. 5 Psychologie de la vie conjugale
 - Chap. 6 Psychologie de l'homme normal.
- 1947 Les personnes et les rôles. Six causeries diffusées sur les ondes de Radio Lausanne. Edit. Roth, Lausanne.
- Chap. 1 Le rôle de la mère.
 - Chap. 2 Le rôle du père.
 - Chap. 3 Le rôle des maîtres d'école.
 - Chap. 4 L'adolescent.
 - Chap. 5 La femme d'aujourd'hui.
 - Chap. 6 Recevoir et donner.
- 1954 "Frustration et gratification face à la revendication dans la psychothérapie des enfants et des adolescents" (Journée internationale des centres psychopédagogiques, juillet 1954, Paris).
- 1956 "Nature et portée de la frustration dans la technique psychanalytique". Exposé présenté le 20.02.56 à la Société Française de Psychanalyse, in Etre psychanalyste, Paris, Dunod, 1976, 8-20.
- 1957 "Le rendez-vous avec le psychanalyste". Exposé présenté le 5.02.57 à la Société Française de Psychanalyse. Un résumé a paru dans La Psychanalyse, 1958, N° 4, 305-307. L'article a été publié in Etre psychanalyste, Paris, Dunod, 1976, 20-32.
- 1958 "De la contestation". Exposé présenté au Colloque International de Royaumont (10-15 juillet 1958), organisé par la Société Française de Psychanalyse sur Perspectives structurales. Paru dans La Psychanalyse, 1961, N° 6, 219-231. Repris in Etre Psychanalyste, op.cit., 33-43.

- 1959 - "De la présence du psychothérapeute dans la psychothérapie". Paru in l'ouvrage collectif dirigé par G. Mauco, L'inadaptation scolaire et sociale et ses remèdes, Ed. Bourrelier
- 1964 - "La résistance du sujet" - Exposé présenté à l'A.P.F.
- 1966a - Présentation du N° 1 du Bulletin intérieur de l'A.P.F.
(2e semestre 1966)
- 1966b - "Le complexe d'Oedipe et l'ironie". Intervention au XVIIIe Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes Sur le complexe d'Œdipe (Lausanne, 29 oct.- 1er nov. 1966). Paru dans la Revue Française de Psychanalyse, 1967, 31, N° 5-6, 1069-1075. Repris dans Etre Psychanalyste, op. cit., 58-63.
- 1968 - "Ce qui est interprété". Intervention aux Entretiens de Psychanalyse de l'A.P.F. sur L'interprétation (Vaucresson, 12-13 octobre 1968). Paru dans le Bulletin de l'A.P.F., avril 1969, N° 5, 82-86. Repris in Etre Psychanalyste, op. cit., 64-68.
- 1970 - Introduction aux Entretiens de Vaucresson (juin 1970) sur "La formation du psychanalyste", Documents et Débats, N° 1.
- 1971 - "L'illusion et la désillusion dans la cure psychanalytique". Paru dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse, automne 1971, N° 4, 43-54. Repris in Etre Psychanalyste, op. cit., 69-81
- 1972 - "Un rendez-vous avec l'angoisse". Exposé présenté aux Entretiens de Psychanalyse de l'A.P.F. sur "L'angoisse" (Vaucresson, 2-3 déc.72). Paru dans Documents et Débats, novembre 1973, N° 9, 7-78.
Repris in Etre Psychanalyste, op. cit., 82-96.
- 1974a- "La résistance de l'analyse". Paru dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse, automne 1974, N° 10, 193-199. Repris in Etre Psychanalyste, op. cit. 97-104.
- 1974b - "Nous, psychanalystes : plaidoyer pour l'humour". Exposé présenté à l'A.P.F. le 28 octobre 1974. Paru in Etre psychanalyste, op. cit., 105-114.
- 1976a - Avant-propos à 1 "ouvrage collectif Etre psychanalyste, Paris, Dunod, 1976, 3-5.
- 1976b - "Psychanalyste, où es-tu ? (Le psychanalyste et la psychanalyse)", in Etre psychanalyste, op.cit. 44-57.